

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
Livres

Champigny
VENEZ Y RENCONTRER
L'HON. JUGE ANDRÉE RUFFO
LE SAMEDI, 26 OCTOBRE
DE 14H À 16H
4380 ST-DENIS, MTL. TÉL. (514)844-2587

Montréal, samedi 26 octobre 1991

TAHAR BEN JELLOUN

De l'art d'être maghrébin à Paris

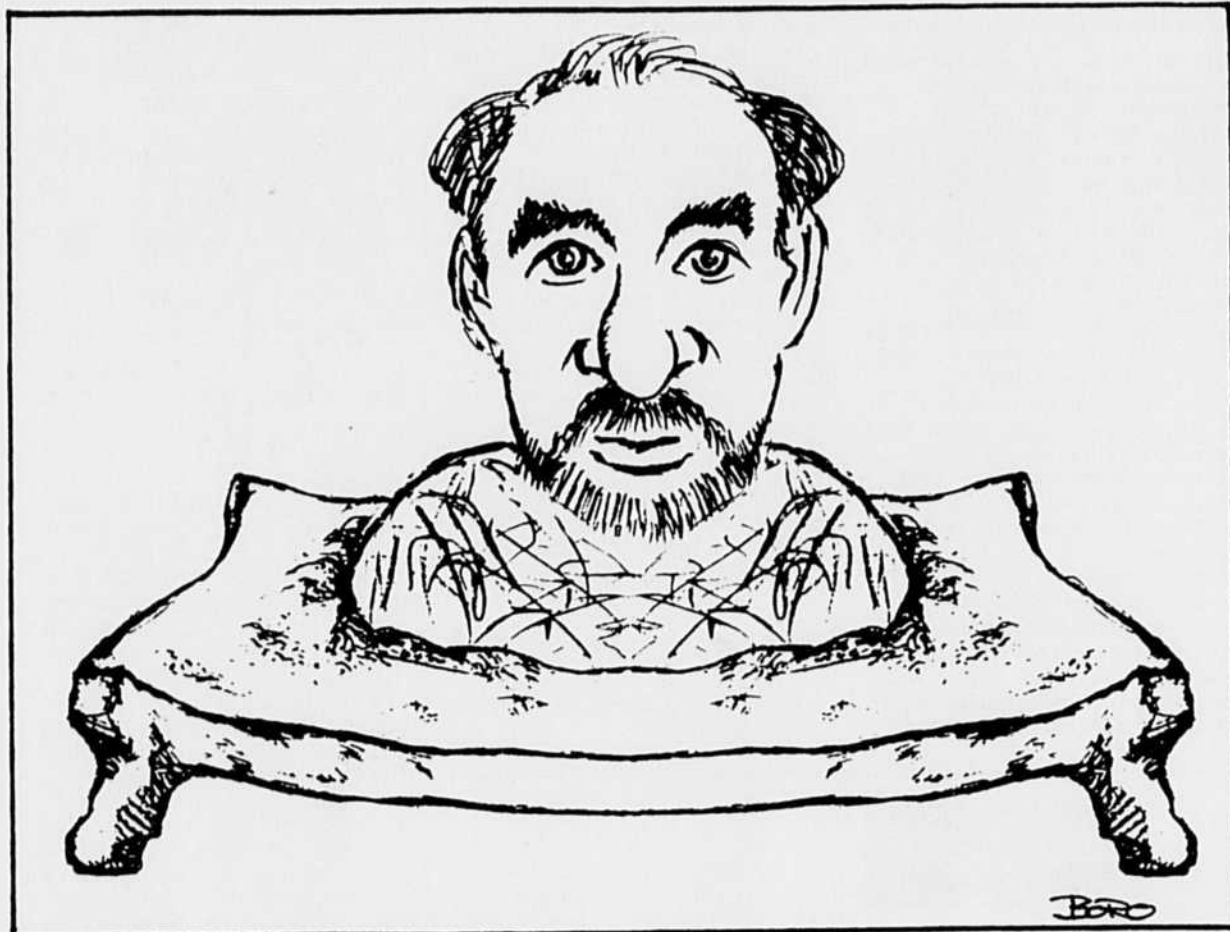
Jean Jonassaint

QUAND, en 1971, Tahar Ben Jelloun publia aux éditions Atlantes de Casablanca son premier livre, *Hommes sous linceul de silence*, nul ne soupçonnait que ce jeune poète plutôt engagé deviendrait 20 ans plus tard l'écrivain maghrébin d'expression française le plus diffusé dans la francophonie. Or, dès 1987, avec ses quelques deux millions de lecteurs de *La Nuit sacrée* (Goncourt 87), il atteignait une audience dépassant largement celle de ses aînés: Boudjedra, Djébar, Khaïr-Eddine, et même Yacine Kateb le fondateur.

Cette gloire inattendue ne lui valut pas que des admirateurs. Au contraire, aujourd'hui, à 47 ans, il est probablement l'écrivain maghrébin contemporain le plus jaloux. L'homme à abattre pour certains de ses compatriotes marocains qui lui reprochent, souvent sans l'avoir vraiment lu, d'être un Arabe au service des Français, de présenter — ô calomnie! — dans la langue de l'Autre une image folklorique du Maroc et des Maghrébins.

Quel mal y a-t-il à écrire en français pour les Français, le plus grand marché francophone? Pourquoi un écrivain d'Afrique, à l'instar d'un Beckett, d'un Gary ou d'un Ionesco, ne peut-il pas choisir d'être un écrivain français parmi d'autres? Il me semble qu'avec sa place fort enviable au journal *Le Monde* et celle non moins convoitée à l'écurie du Seuil, Ben Jelloun est aussi un écrivain français (du Maroc certes), et il est légitime qu'il pense à ses lecteurs français.

Pourtant, comme un proscrit, il n'a cessé d'expliquer son rapport particulier ou privilégié au français qui est de l'ordre de l'« éfraction » et de la « séduction », et, d'ajouter Ben Jelloun, cette entreprise n'est pas seulement l'affaire d'un individu mais de « toutes les ombres de sa tribu » (1). Il est vrai que les récits benjellouniens charrient dans un



français impeccable tout l'imaginaire arabo-musulman marocain avec ses multiples strates historiques.

En effet, chacun de ses romans fait une coupe saisissante de la société marocaine: la femme arabo-musulmane hier au pays (*Harrouda*, 1973) et aujourd'hui dans l'immigration (*Les Yeux baissés*, 1991); l'ouvrier maghrébin dans la dérive migratoire (*La Réclusion solitaire*, 1976); l'époque coloniale (*La Prière de l'absent*, 1981) et l'après-indépendance (*Moha le fou, Moha le sage*, 1978); le statut de l'homme dans la société traditionnelle islamique

(*L'Enfant de sable*, 1985 et *Jour de silence à Tanger*, 1990).

C'est à bon droit donc, bien qu'écrivant en français non en arabe — « langue où on ne peut absolument pas s'improviser écrivain » [...] — qu'il se sent « écrivain arabe à part (presque) entière » (2). Et il l'est d'autant plus que ses formes romanesques sont redevables des traditions littéraires arabo-maghrébines.

Quoi qu'il en soit, il est loin d'être excusé par tous et chacun sur tout. Même un ami et lecteur attentif de son oeuvre, comme le professeur Bouraoui de l'université York de Toronto, me confiait récemment: ce

qui fait parfois problème avec Ben Jelloun, c'est son manque de courage et de générosité. À tort ou à raison, une bonne part de l'intelligentsia maghrébine lui reproche d'avoir été trop indulgent avec la France dans *Hospitalité française* (1984); et surtout d'avoir exploité les misères maghrébines avec son livre bouleversant sur la sexualité des émigrés nord-africains en France, *La plus haute des solitudes* (1977).

Mais quel écrivain n'a pas puisé sa matière ou sa manière à même la misère des autres? Quel romancier n'a pas tiré ses marrons des braises de l'image d'Épinal des siens?

D'ailleurs, ces textes qu'on lui reproche contribuent grandement à une meilleure compréhension de notre monde actuel, c'est ce qui importe. Qui, aujourd'hui, peut faire l'économie de son témoignage dans *La plus haute des solitudes* sur l'impissance des ouvriers maghrébins en France dans une évaluation des phénomènes migratoires? Comment ne pas tenir compte de ses réflexions dans *Hospitalité française* sur les notions d'identité et de « seuil de tolérance », comme caution à l'intolérance dans nos sociétés modernes?

Au-delà de l'homme et de ses idées — qu'on les partage ou non —, il y a un écrivain prodigieux, l'un des rares qui arrive à imprimer à la française une tendre révolte. Une de ces belles plumes de la francophonie qui nous a offert, en 20 ans, quelque 18 volumes (3) dont le tout dernier, *Alberto Giacometti et Tahar Ben Jelloun* (1991), déborde largement l'univers maghrébin tout en l'intégrant finement. Ainsi, par un subtil glissement de sa quête esthétique à celle de Giacometti, il laisse à penser que les figures giacomettienes seraient inspirées par la détresse de l'immigré, et auraient été conçues pour la fameuse « rue pour un seul » de la médina de Fès, ou encore pour émerger des dunes du désert saharien.

Ce court essai, par le questionnement croisé qu'il propose de la création de Giacometti et de Ben Jelloun, constitue une bonne initiation à l'écriture de ce dernier, surtout pour le lecteur amateur d'art moderne généralement réfractaire aux littératures périphériques.

Aux fois conquis par ce détour plastique, il pourra remonter lentement le courant, d'abord avec les quelque 120 magnifiques pages de *Jour de silence à Tanger*: cette inoubliable journée dans la vie d'un vieux père musulman aîné. S'il a encore le goût d'affronter l'Autre et ses récits poétiques, il se perdra sur les routes du Maroc profond avec *La Prière de l'absent*, puis s'abandonnera aux mille et une fables des mé-

Voir page D-4: Ben Jelloun

Une fresque de coulisse

MES PREMIERS MINISTRES

Claude Morin
Boréal, 640 pages

Gilles Lesage

CONTRAIREMENT à ce qui se passe ailleurs, bien peu de personnalités politiques québécoises se donnent la peine de publier, sinon leurs mémoires, du moins des témoignages sur les faits et gestes de leur mandat, leur version des décisions de leur gouvernement ou de leur ministère. Fourni par des acteurs de premier plan, cet éclairage, si partiel et intéressé soit-il, est essentiel pour comprendre le passé récent, en attendant que la postérité fasse son tri et porte jugement.

Depuis quelques années, heureusement, certains politiciens nous font part, de temps à autre, de leur expérience. Citons, pour mémoire, les anciens ministres péquistes Lise Payette, Claude Charron, Rodrigue Tremblay, d'ailleurs suivis de René Lévesque, dont les « souvenirs » ont fait un malheur, il y a quatre ans. À cet égard le champion toutes catégories reste Claude Morin, dont la contribution est exemplaire, quoi qu'en dise Robert Bourassa.

Coup sur coup, après avoir quitté son poste de sous-ministre des Affaires intergouvernementales, il y a 20 ans, et avant même d'accoler son nom à l'étapisme péquiste, il avait publié deux volumes de dossiers ou d'études de cas, dont plusieurs restent de grande actualité. Puis, à la fin des années 80, il avait fouillé, sous le titre *L'art de l'impossible*, l'émergence laborieuse du Québec sur la scène internationale, de même que, sous le titre *Lendemain piégés — Du référendum à la nuit des longs couteaux*, les lendemains douloureux du Non référendaire et du coup de force constitutionnel de M. Trudeau.

Cette fois, sous le titre accrocheur de *Mes premiers ministres*, M. Morin nous livre de grands et petits secrets, assortis de documents inédits, d'anecdotes savoureuses et de traits humoristiques, sur les cinq hommes qui ont dirigé le Québec depuis 1960. Il a été conseiller et sous-ministre des quatre premiers, Jean Lesage, Daniel Johnson, Jean-Jacques Bertrand et Bourassa, qui ont tous voulu, y compris le dernier, l'avoir comme candidat de leur parti. Mais un seul y a réussi, le cinquième, René Lévesque, auquel M. Morin a adhéré en 1972, étant son candidat dans Louis-Hébert, en 1973, puis député-ministre, du 15 novembre 1976 au début de 1982.

Jeune artisan enthousiaste de la Révolution tranquille, M. Morin se fait un point d'honneur de ne traiter que de faits ou d'incidents dont il a eu connaissance ou auxquels il a participé durant ces quelque 20 ans. Il en ressort une fresque saisissante des coulisses du pouvoir, un pouvoir fragile et aléatoire parfois, une galerie impressionnante de portraits d'hommes, fort différents, commis à la gouverne du Québec en proie à la turbulence. Ni demi-dieux ni vauxiens, M. Morin en fait ressortir avec finesse et moult nuances les points forts et les zones d'ombre, sans se lancer dans les potins juteux.

De toute évidence, il a surtout apprécié les deux extrémités de son expérience inédite, voire unique, portant à M. Lesage une vénération presque filiale, et manifestant envers M. Lévesque une admiration presque sans bornes. Il réhabilite au passage ses deux éphémères patrons unionistes, MM. Johnson et Bertrand — surtout le second, d'ailleurs, injustement traité à cause du funeste Bill 63 — ce qui, mine de rien, fait paraître encore plus mal le cinquième.

C'est tellement vrai que, contrairement à sa spartiate discipline de tout encaisser sans maugréer, M. Bourassa a réagi vigoureusement aux allégations de « double jeu » que son ancien sous-ministre profère à son endroit, quant au dossier constitutionnel de Victoria, en 1971. Le premier ministre les rejette du revers de la main comme étant « des potins et du oui-dire d'un conseiller éphémère ».

Voir page D-4: Morin

WU CHENG'EN

Les chevauchées fantastiques



Wu Cheng'en La Pérégrination vers l'Ouest

(Xiyou ji)

西遊記

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ANDRÉ LÉVY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

LA PÉRÉGRINATION VERS L'OUEST

Wu Cheng'en
Traduit par André Lévy
la Pléiade, Gallimard
2 volumes sous cofret
1166 et 1200 pages.

André Girard

AU VII^e SIÈCLE, Xuanzang, moine et pèlerin chinois, mit deux ans pour atteindre les territoires de l'Ouest, l'Inde. (Il fit trois vœux: de retour sain et sauf, de renaissance au paradis des Bienheureux afin de vénérer Maitreya, le bouddha du futur, et de finir par devenir Bouddha s'il n'est pas damné.) Durant une quinzaine d'années, il parcourut plus de cent pays dont il décrivit les coutumes et la géographie dans sa *Relation des pays de l'Ouest*, en 20 rouleaux.

De son séjour au pays du Bouddha, il rapporta plus de 600 ouvrages en sanskrit et reçut commission de les traduire. L'empereur fit construire le monastère des Bienfaits-Accordés, Xuanzang y travailla avec des moines de grand savoir et une cohorte de fonctionnaires. Mais parce qu'une foule se disputait l'honneur de lui rendre visite, autorisation lui fut donnée de poursuivre ses travaux dans l'ancien palais de la Splendeur de jade, devenu monastère. Il mourut le 6 novembre 664. Deux problèmes le préoccupèrent vivement: 1. la nature de Bouddha; 2. le salut définitif ou *nirvana*.

Un recueil compilé en 977-978, le *Taiping guangji*, rapporte l'anecdote suivante: debout dans la cour du monastère de Lingyan, Xuanzang caressa la branche d'un pin et lui dit: « Je pars à l'ouest chercher les enseignements du Bouddha: tu peux donc pousser dans cette direction. Si je re-

viens, tourne-toi à l'est pour le faire savoir à mes disciples. » Année après année, la branche resta pointée vers l'ouest, s'allongeant; puis soudain se tourna vers l'est — Xuanzang était de retour. Cet arbre porte encore aujourd'hui le nom de « pin de la main posée sur la tête [au moment de l'Ordination] ».

Le pèlerinage de Xuanzang ne tarda pas à devenir matière romanesque: cette quête individuelle de vérités bouddhiques s'est transformée en un fantastique voyage vers le paradis de l'Ouest, grâce à la protection de créatures surnaturelles. *La Pérégrination vers l'Ouest* regorge de nuages et irisations de bon augure, qui remplissent l'espace de flottements et de sol de couleurs chatoyantes, signes que le cortège des dieux approche. À moins que ce ne soit nuées sombres et vapeur maligne: assurément des monstres sont à proximité, des créatures maléfiques ordinaires ou une mauvaise étoile tombée du ciel à la suite de pensées mondaines, propres à provoquer des maléfices.

Xuanzang, dans *La Pérégrination*, a pour nom Tripitaka, mot sanskrit signifiant « trois corbeilles », et correspondant aux trois parties du canon des Écritures bouddhiques. Il est accompagné de Singet Conscient-de-la-Vacuité, un singe né d'un oeuf de pierre pondu par une roche. Celle-ci avait reçu « l'imprégnation de la candeur céleste et de la luxuriance terrestre, de la vigueur des rayons solaires et de la douceur du clair de lune »; « remuée par une pensée pénétrante, elle s'était trouvée divinement engrossée ». Il est capable de bonds dans l'espace et de culbutes dans les nuages, et maîtrise très bien les 72 transformations; c'est un immortel vagabond de l'Unité suprême (l'Étoile polaire).

Deux autres disciples complètent

le cortège: Porcet Conscient-de-ses-Capacités et Sablet Conscient-de-la-Purité. Quatorze années leur seront nécessaires pour atteindre le mont des Vautours, où se trouve le monastère du Coup-de-Tonnerre, résidence du Bouddha. (La révélation des vérités bouddhiques, la Loi, est volontiers comparée à un coup de tonnerre!) Quatorze années durant lesquelles Tripitaka aura beaucoup à craindre: son corps originel ayant été cultivé au cours de dix générations successives, plus d'une démoniaque créature tentera de manger cette chair qui assure longévité indéfinie! Mais la bodhisattva Guanyin, « celle qui considère les bruits [du monde] », veille étroitement sur le moine et ses disciples.

Dans son introduction, le traducteur André Lévy démêle l'écheveau des multiples études, chinoises, japonaises ou occidentales, qui ont abordé l'épineux problème de déterminer l'origine exacte de *La Pérégrination vers l'Ouest* et l'identité de son auteur. Il signale la découverte, en 1916, de la *Chantefable de la quête des sutras par Tripitaka des grands Tang*, le plus ancien imprimé, dans le domaine de la littérature romanesque, à nous être parvenu: des indices convergents le situeraient au Xe ou XI^e siècle (il aurait été une sorte d'aide-mémoire pour raconter). On y trouve esquissée ce qui deviendra, quelques siècles plus tard, cette suite en cent chapitres de *Chevauchées fantastiques*, de *randonnées au fil du tranchant*, dont les historiens s'accordent, depuis le début de notre siècle, à attribuer la rédaction, sinon la paternité, à Wu Cheng'en (vers 1500-1582).

Il faut souligner la grande et belle réussite de cette traduction. André Lévy a su trouver une langue savoureuse, rabelaisienne, pour cette ou-

Voir page D-4: Cheng'en

Pierre Blais

LOUP SOLITAIRE

Un mercenaire québécois pleure le Viêt-nam

Pierre Blais a participé à la guerre du Viêt-nam parce qu'il croyait défendre une bonne cause. Aujourd'hui, il réalise toute l'horreur de cette guerre injuste. Il raconte, dans cette histoire poignante, l'entraînement militaire, les patrouilles dans la jungle, les pièges auxquels il échappe de justesse, les compagnons déçiquetés, les assassins et les massacres contre les populations civiles. Un voyage unique et troublant à travers l'empire américain de la guerre.

389 pages — 24,95 \$

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



Le plaisir des Livres

Je, tu, il



Robert LÉVESQUE
Le Bloc-notes

AU QUÉBEC le « je » n'est pas un autre... Pas grand monde n'a suivi le vieil exemple du jeune Rimbaud, et saisi la leçon littéraire tapie dans la phrase (sujet verbe complément) aux relents de mystère : Je est un autre. Le « je », ici, est bien soi, et à soi, sans mystère. C'est « je » qui parle, qui se plaint, qui souffre. C'est un « je » qui se confie, se mortifie. On n'a qu'à ouvrir le tout venant des nouveautés : je sombre, je meurs, je saigne.

C'est un Je qui se penche sur lui, s'enfonce, et peu importe le talent pourvu qu'on ait l'ivresse... quelques-uns remontent, se dessolent, et vont écrire...

On se demande où est la littérature dans ces orgasmes de Je. Où est l'art dans ces confessions, toutes naïves, toutes sincères, toutes uniques, avec des garanties d'authenticité ou argent remis. On est honnête... ici. Tout est vrai dans mon livre, monsieur!

Alors que tout est faux dans la



vraie littérature...

☆☆☆

Hervé Guibert, qui va mourir, n'a pas le Je malade. Il l'a prouvé dans *Le protocole compassionnel*, remarquable livre ouvert où, faisant mine de nous installer confidant, l'auteur se fait chroniqueur comme au Moyen-Âge. Méthodique, brillant, raffiné, ses guerres sont sidatiques. C'est le Je élargi, la distance nécessaire à la littérature est gardée. Puis il donne *Mon valet et moi*, d'un grand détachement, pure pièce d'écriture où Guibert, pourtant programmé pour une mort annoncée, imagine un vieillard cacochyme, auteur dramatique aux succès faciles et à l'humour assassin.

qui fait duo avec un valet intéressé. C'est Don Juan et Sganarelle en 2037, l'année où il aurait eu 80 ans. C'est du sur-Je, sublime...

Et le revoilà Guibert. Avec des textes d'il y a 10 ans... On y verra du commerce illicite; de sa part, de la part d'éditeurs vénaux, de lecteurs pervers...? Au choix! On va demander : Guibert est-il un grand? Faut-il tout publier? Je réponds que *Vice*, recueil qui paraît chez un petit éditeur de Paris, est un bouquin fascinant. Une réussite qui dormait au tiroir, 37 courts textes d'un entomologiste subtil et rigoureux.

Hervé Guibert, il y a dix ans, avait la maladie, et sa célébrité, était photographe. En 1981 il écrit (*L'Image fantôme* aux éditions de Minuit) comme on photographie, comme on saisit. Son art est de savoir jeter l'oeil. Regarder. Décrire. Inventer. Aller chercher dans le portrait l'étrange qui dort. Dans *Vice*, il aligne 19 objets : le coton-tige, le papier tue-mouches, l'ourson-fiole, le fauteuil à vibrations, les gants, le daguerréotype d'enfant mort. D'abord anodines, les descriptions filent vers le bizarre. Des objets scrutés apparaissent dans des fonctions autres, inopinées, perverses, glissements progressifs du regard qui les change en machines de rêve et de cauchemar, de délices.

Puis un parcours : 18 lieux décrits par un maniaque (vice du promoteur) dont le hammam, ses salles, ses vapeurs, ses hommes qui se pincent le sexe en voyant le visiteur passer (remarquable texte), le Palais des mirages, la galerie de

zoologie, le cimetière des enfants, etc.

Détails. Observations. Explications. Imaginations. Les fauteuils à bascule auraient d'abord été plus colossaux chez les princes de Poméranie qui réclamaient à leurs électrostaticiens de plus fréquents et artificieux foudroiements... Hervé Guibert photographie le fantôme. Son Je s'éclate.

☆☆☆

Jérôme Beaujour écrit, lui, un premier roman sur « les gens ». « Ils » font les courses, se retrouvent au restaurant, c'est à qui paiera ou ne paiera pas, ils sont une bande, les bisous, les jalousies, « on » a dit ça hier? vraiment? Ce qu'on est con... on ouvre la télé c'est Michel Drucker et on se surprend à écouter la balourdise de Halliday... il y a Anna qui hurle qu'elle n'aime plus Johnny Halliday, qu'elle l'aimait avant, qu'il ne chante plus que pour le fric.

Beaujour ne parle pas de lui, mais en décrivant au présent l'existence des gens, pas des héros, une bande comme d'autres qui va se séparer, qui tue le temps en d'inutiles répétitions, tous condamnés à faire semblant de se comprendre, entre prix du haddock et pluie qui menace, il tue Je. D'autres l'ont fait depuis Sophocle. C'est par ce meurtre que commence la littérature.

☆☆☆

Les gens, Jérôme Beaujour, P.O.L., Paris, 1991.

Vice, Hervé Guibert, Jacques Bertoin, Paris, 1991.

LA VITRINE DU LIVRE

EN ACCÉLÉRÉ

Pierre Turgeon

CARNETS
1968-1991



EN ACCÉLÉRÉ

Pierre Turgeon
Leméac

115 pages
Tour à tour journaliste, scénariste, éditeur et écrivain, Pierre Turgeon propose aujourd'hui les carnets qu'il a composés entre 1968 et 1991. Pour être précis, il s'agit de sept carnets qui sont autant de témoignages des rapports qu'entretient Pierre Turgeon avec l'écriture et la création depuis 23 ans. Parfois, ses réflexions lui sont venues en Grèce, parfois au Mexique ou bien à Paris, Berlin, Philadelphie et, bien évidemment, Montréal. Sur le monde, voici ce qu'on relève : « Le monde se présente à l'intérieur d'un cadre flou. Fatigant de ne pas savoir exactement où il commence et où il finit. S'il n'en tenait qu'à moi, je l'inscrirais dans un cercle, avec bordure rouge. Alors disons qu'il est là, dans sa frontière bien précise, riche du présent, avide d'avenir, débordant de passé ».

JOURNAUX DE JEUNESSE
Rainer Maria Rilke
Collection Points, Seuil
308 pages
Écrits entre 1898 et 1900, les journaux de jeunesse de Rilke, mort en décembre 1926, se divisent en trois parties : le *Journal florentin* et le *Journal de Worpswede*. À propos de Rodin : « J'ai raconté ensuite, dans la conversation, ce que j'éprouve pour Rodin, et sa dire nombre de choses bien tournées à ce sujet, pour la première fois. Une chose notamment me semble d'une importance infinie chez lui : c'est que ses oeuvres ne regardent pas au dehors, ne s'adressent pas personnellement à vous, à partir d'un point donné, comme pour un dialogue; mais qu'elles restent toujours une oeuvre d'art, autrement dit non pas quelque chose de réellement présent, mais quelque chose qui peut être créé à tout moment ».

JOURNAUX DE JEUNESSE

Rainer Maria Rilke
Collection Points, Seuil
308 pages
Écrits entre 1898 et 1900, les journaux de jeunesse de Rilke, mort en décembre 1926, se divisent en trois parties : le *Journal florentin* et le *Journal de Worpswede*. À propos de Rodin : « J'ai raconté ensuite, dans la conversation, ce que j'éprouve pour Rodin, et sa dire nombre de choses bien tournées à ce sujet, pour la première fois. Une chose notamment me semble d'une importance infinie chez lui : c'est que ses oeuvres ne regardent pas au dehors, ne s'adressent pas personnellement à vous, à partir d'un point donné, comme pour un dialogue; mais qu'elles restent toujours une oeuvre d'art, autrement dit non pas quelque chose de réellement présent, mais quelque chose qui peut être créé à tout moment ».

L'ÉTAT DU MONDE 1992

Sous la direction de Serge Cordellier
La Découverte/Boréal
636 pages
L'édition 1992 de cet annuaire économique et géopolitique, indispensable pour toute personne curieuse des autres, vient de sortir. 270 articles rédigés par 130 collaborateurs sur les 195 états et territoires de la planète Terre composent cette nouvelle édition. Bien évidemment, la guerre du Golfe

et le « tournant » soviétique sont au menu de cet *État du monde* qui, cette année, a consacré son dossier au « fait national ». « L'ambition de ce dossier est de parvenir, en quelques articles synthétiques et pédagogiques, à éclairer les principales dimensions du sujet et d'indiquer les problématiques et interprétations les plus pertinentes qui s'y rapportent ».

VOUS

Herménégilde Chasson
Éditions d'Acadie
168 pages
Né en 1946 à Saint-Simon, au Nouveau-Brunswick, Chasson a réalisé jusqu'à présent une dizaine de films, composé une quinzaine de textes pour le théâtre en plus d'exposer ses tableaux dans différentes galeries. *Vous*, c'est de la poésie. Page 83 : « Vous m'aviez dit un jour que le bonheur n'est pas un refuge, plutôt simplement l'éclat intermittent de chaque instant qui se fracasse comme un petit arc-en-ciel fragile sur le rocher de la mort. Vous aviez tellement le sens du drame. Vous saviez tellement alimenter toutes mes peurs que vous cultiviez comme un grand jardin ».



LA MARQUISE D'O

Heinrich von Kleist

MICHAEL KOHLHAAS

ET AUTRES NOUVELLES
Heinrich von Kleist
Deux volumes, Phébus, 1991

Ce que la maison Phébus nous propose ce n'est rien de moins que l'intégrale des nouvelles rédigées par « le plus frénétique » des romantiques allemands. Dans sa préface, Armel Guerne note : « Il a un don, celui du drame, qui a sans doute fait de sa vie, comme il le croit lui-même, la plus atrocement remplie de tourments de toute sorte que jamais homme ait vécu », mais qui, incontestablement, a fait de lui le seul dramaturge de notre temps qui appelle la comparaison avec les tragiques grecs de l'Antiquité ou Shakespeare, le seul auteur de notre Europe à respirer le même air ». Outre *La marquise d'O*, le volume I comprend les nouvelles *Le tremblement de terre du Chili*, *Fiançailles à Saint-Domingue* et *L'enfant trouvé*. Le volume II comprend les nouvelles : *Michael Kohlhaas*, *La mendiant de Locarno*, *Sainte Cécile ou la puissance de la musique* et *Le duel*. Pour terminer avec Kleist, on vous laisse avec ce sujet de dissertation : *La beauté sera convulsive ou ne sera pas*. Tout un programme. Non ?

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

LA CÉRÉMONIE de remise des prix du Québec 1991 se fera le 28 octobre à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts. La ministre des Affaires culturelles, Mme Liza Frulla-Hébert, ainsi que la ministre de l'Enseignement supérieur, Mme Lucienne Robillard, présideront cet événement. On se rappelle qu'en littérature le prix David a été décerné à Nicole Brossard; le prix Léon-Guérin, en sciences humaines, a été attribué à Bruce G. Trigger, anthropologue; le prix Marie-Victorin en sciences de la nature et en génie est allé à Mircea Steriade, neurophysiologiste; le prix Paul-Émile-Borduas en arts visuels a été alloué à Michel Dallaire, designer industriel; le prix Denise-Pelletier pour les arts d'interprétation a été accordé à Gilles Tremblay, compositeur, alors que le prix Albert-Tessier, en cinéma, a été donné à Frédéric Back.

Le Goncourt

La deuxième sélection pour le Goncourt qui sera décerné le 4 novembre est la suivante : *La rue du capitaine Olchanski* de Michel Chailou chez Gallimard; *Les filles du Calvaire* de Pierre Combescot chez Grasset; *Eau de café* de Raphaël Confiant chez Grasset; *Marguerite devant les pourceaux* de

Claude Duneton chez Grasset, *La séparation* de Dan Franck au Seuil; *En douceur* de Jean-Marie Laclavetine chez Gallimard; *Un si bel orage* de Pierre Moustiers chez Albin Michel; *Sous l'étoile du Chien* de Bernard Puech chez José Corti; *Une vie de recharge* de François Salvaing chez François Bourin. Un pronostic ? Si on considère le poids du triumvirat Gallimard-Grasset-Seuil sur les délibérations du jury, si on considère que Combescot a déjà gagné le Médicis et que le Goncourt est souvent accordé à un écrivain connu, on est prêt à parier que la finale se jouera entre Duneton et Franck. Faut bien prendre des risques.

Le prix européen

Capitale européenne de la culture cette année, Dublin a dévoilé l'identité des écrivains qui vont se disputer la finale du prix Europe qui sera attribué le 26 novembre : Eric de Kuypers (Belgique), Vergilio Ferreira (Portugal), Seamus Heaney (Irlande), Peer Hultberg (Danemark), Mario Luzi (Italie) et Thanassis Valtinos (Grèce).

Débat sur Jean Larose

Dans le cadre de l'émission *Littératures actuelles* de Radio-Canada, Julia Bettinotti et Laurent-Michel Vacher vont débattre autour de l'essai *L'amour du pauvre* que publie Jean Larose chez Boréal. Réjane Bougé s'entretiendra avec Elise Turcotte qui livre ses impressions sur les romans d'Agota Kristof. Suzanne Giguère dialogue

avec le poète Renaud Longchamps alors que la nouvelliste Alice Monro sera le sujet d'un topo. Le 27 octobre à compter de 14h 30 sur les ondes CBF-FM.

Les prix d'Histoire de l'Amérique française

Doté d'une bourse de 3 000 \$, le prix Lionel-Groulx/Les Coopérants de l'Institut d'histoire de l'Amérique française a été attribué à Serge Courville pour *Entre ville et campagne. L'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada* publié par les Presses de l'Université Laval en 1990. Avant de remporter ce prix « nationaliste », M. Courville avait gagné un prix « fédéraliste ». Il y a 15 jours, cet éminent géographe a obtenu le prix Jean-Charles Falardeau de la Fédération canadienne des sciences sociales. Outre le prix Groulx, l'Institut a accordé le prix Michel-Brunet à André Cellard pour son livre *Histoire de la folie au Québec de 1600 à 1850* publié au Boréal. Quant au prix Guy-Fregault il a été décerné à Sylvie Dépatie pour son article *La transmission du patrimoine dans les terroirs en expansion : un exemple canadien au XVIIIe siècle* paru dans le volume 44, no 2 de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*.

Conférence de Daniel Péchoin

Auteur de l'ouvrage *Thésaurus* publié chez Larousse, M. Daniel Péchoin donnera une conférence, le 8 novembre, au congrès annuel de l'Association québécoise des professeurs de français à Québec.

LA POÉSIE SE LIT À L'HEXAGONE

Gilles Hénault
À l'écoute de l'écoumène
Un livre-événement qui colle aux angoisses et aux questions de notre temps et qui marque les cinquante ans de publication de Gilles Hénault en poésie.
149 pages, 14,95 \$

Gilles Cyr
Andromède attendra
Le poète explore du regard l'espace et les chemins où l'homme s'interroge sur le monde. Une poésie qui sait déjouer le silence.
113 pages, 14,95 \$

René Lapierre
Effacement
Une esthétique réaliste qui prononce, dans le refus du lyrisme personnel, de tendres et dures élégies pour la fin de ce siècle.
85 pages, 14,95 \$

L'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

APRÈS SCARLETT, VOICI LÉA!

Décidément les héritiers de Margaret Mitchell manquent d'humour: pourquoi avoir accusé Régine Deforges et sa *Bicyclette bleue* d'avoir plagié *Autant en emporte le vent* et ne pas lui avoir demandé d'écrire *Scarlett*? Régine Deforges a fait mieux: elle a écrit *Noir Tango*. Après *Scarlett*, voici Léa!

Ramsay/Denoël,
373p., 24,95\$

LES HERBES ROUGES

Roman

Roger Des Roches
LA JEUNE FEMME ET LA PORNOGRAPHIE
"Fascinante et dramatique rencontre du plaisir le plus nu et de la souffrance la plus exigeante."
Réginald Martel

Récit

Danielle Roger
QUE FERONS-NOUS DE NOS CORPS ÉTRANGERS?
"Danielle Roger nous offre la garantie de pouvoir toucher au pur, au véritable mal de l'âme."
Marie-Claude Fortin

Récits

Lise Harou
EXERCICES AU-DESSUS DU VIDE
Le dérèglement familial et angossant du quotidien.

Poésie

Normand de Bellefeuille
OBSCÈNES
D'une simplicité nécessaire.

en vente chez votre libraire

L le plaisir des
Livres

JEAN ROYER

Main cachée, face cachée



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

COMME Jean Royer a été directeur des pages littéraires du DEVOIR — qui sont un observatoire merveilleux de la scène littéraire — on s'attendait à ce que *La Main cachée*, son nouveau récit, soit un livre plein de souvenirs et d'aperçus originaux sur la littérature québécoise. Il n'en est rien, si ce n'est qu'on apprend que l'écrivain favori de Jean Royer est Anne-Marie Alonzo. Et encore, s'agit-il moins de l'écrivain que de la jeune femme dont le handicap ne l'empêche en rien d'être une animatrice énergique à Laval. De fait, Jean Royer a de bonnes raisons de s'identifier à l'écrivain et animatrice lavalloise. S'il a une oeuvre personnelle, il accorde beaucoup plus d'importance à son métier de journaliste et, en général, à ses talents d'organisateur qui se sont manifestés outre au DEVOIR, à Radio-Canada, au Soleil de Québec, dans des festivals de poésie ou les théâtres d'été. Il est maintenant éditeur.

Le récit de Jean Royer se présente comme une suite de tableaux romantiques. Voici mon papa, ma maman, notre petite maison au bord de l'eau, l'île d'Orléans... Voici encore des salles de classe, un voyage en train, une odeur, un bruit. Enfin, toutes ces choses minuscules et inoubliables qu'on interroge pour savoir pourquoi on est devenu poète plutôt que chef de gare. Surtout Jean Royer est manchot — d'où le titre du livre. Un des plus grands drames du jeune Jean Royer est de découvrir qu'il ne pourra pas jouer de violon. D'ailleurs, un handicap n'a pas que des mauvais côtés. C'est aussi des mystères. Jean Royer ne sera pas violoniste mais il apprendra vite et il sera premier de classe. Sa plus grande découverte sera que sa « main cachée » peut écrire mieux

JEAN ROYER
La Main cachée
RÉCIT



• l'HEXAGONE

que son autre main. Alors, il sera calligraphe. Il ne lui reste plus qu'à en administrer la preuve, ce que le petit garçon fait aussitôt écrivant son premier poème suivi de beaucoup d'autres.

Pourquoi Jean Royer a-t-il toujours préféré organiser les autres que de se consacrer à son oeuvre personnelle ? Il a trouvé une explication très habile à ce trait de caractère qu'il relie justement à *La Main cachée*. Là, le récit autobiographique voudrait devenir plus grave. Royer veut expliquer que faute de pouvoir devenir un Hercule et d'affronter le grand match de la vie avec des poings et en jouant du tambour, il lui a fallu trouver une autre solution. La main cachée sera donc la main qui fera le travail en sourdine. Lui, il sera un Ulysse. La ruse, la fourberie, la séduction par le mot du poème, lui tiendront lieu de force mais le pouvoir vient de partout. C'est le cas de l'éminence grise mais une toute petite éminence car on se suffira de peu. Avec quelques « réels » et quelques « corps » empruntés on sait où, la connaissance de soi est relative si

tant est que Jean Royer ait jamais voulu pénétrer dans la profondeur des choses pour le bénéfice des lectrices.

C'est sans doute pourquoi toutes ces choses restent en superficie. Ce récit n'est pas le voyage intérieur d'une âme ardente et traumatisée. On ne touche pas au moignon. C'est plutôt le survol d'un coucou troubadour à la recherche d'un nid douillet où placer ses nouveaux oeufs.

À ce propos, on s'amuse beaucoup quand on pense que Jean Royer aime la chansonnette et la poésie amoureuse et que son paysage préféré est l'île d'Orléans et qu'il a défendu pendant dix longues années la postmodernité et l'avant-garde urbaine et que, dans un mouvement d'adhésion enthousiaste il s'est classé lui-même parmi les écrivains postmodernes des années 80, entre Claude Beausoleil et André Roy, sauf que nous sommes désormais en 90.

Il y a un passage touchant où Jean Royer explique comment on peut obtenir de lui tout ce qu'on veut (mais qui en veut ?). Il faut être gentil et le flatter. Il faut lui montrer de la gentillesse et de la reconnaissance. Il accepte aussi la flatterie. Voilà ce que les sirènes doivent se dire et il fera le travail. Pour un peu d'affection et de sympathie, il vendrait son âme comme il a prêté les pages littéraires du DEVOIR. Ah ! Voici un moment grave ! Un père a tenté sur lui quelques caresses indélicates et le petit Jean Royer s'est sauvé à tire d'ailes.

Quel est l'horizon de Jean Royer dans ce petit livre ? C'est celui de la mer et de « son doux clapotis ». Plus loin encore, il y a Pénélope qui a des couleurs différentes selon le jour... L'amour de la femme et l'amour du pays... Jean Royer est bien de sa génération de poète. Les terribles transgressions ne sont pas pour lui.

☆☆☆

La main cachée, Jean Royer, l'Hexagone, 1991.

Le Rimbaud de Jasmin

RIMBAUD, MON BEAU SALAUD !

Claude Jasmin
Stanké, 1991, 160 pages.

Louis Cornélius

DEPUIS JANVIER, en France, on assiste à un déluge de livres en tout genre sur Rimbaud, centenaire et pédophilie littéraire obligent. Au Québec, et ce n'est pas moi qui s'en plaindrai, le délire se fait plus discret. Toutefois, pour raviver la mémoire de celui que Bernard-Henri Lévy se plaît à nommer le *Petit Poucet des lettres*, Stanké et Victor-Lévy Beaulieu ont eu la bonne idée de republier *Rimbaud, mon beau salaud !* de Claude Jasmin, paru en 1969. Légitimée par l'ampleur de l'événement, cette réédition nous offre une occasion inattendue de réfléchir sur le passage à l'âge d'homme.

Dégrisement ou aliénation ? Voilà la question. Et la réponse de Jasmin, qui prend la forme d'un essai presque autobiographique, oscille entre les deux. La fuite de Rimbaud vers les déserts de l'Éthiopie et la poudre à canon a été une saloperie. Mais avait-il le choix ? La venue de l'âge adulte n'exige-t-elle pas un reniement des illusions de l'enfance ? Répondre catégoriquement par l'affirmative à ces graves interrogations serait trop navrant. Aussi, l'entreprise de Jasmin se présente comme un vaste détournement d'un drame trop vite advenu.

Manifeste lyrique faisant preuve d'une étonnante virtuosité stylistique (le rythme de ce livre est hallucinant) chez un auteur plutôt reconnu pour son populisme littéraire, *Rimbaud, mon beau salaud !* tourne autour de l'essentiel tout en l'évitant. Le procédé, pourtant simple, donne un résultat vigoureux : mettant en parallèle l'évolution du poète des Ardennes et celle de jeunes Québécois en quête du miracle d'une Amérique



Arthur Rimbaud, photographié par Carjat.

française, Jasmin parvient à situer le lecteur dans un parcours dynamique et essoufflant où celui-ci se sent concerné au premier chef : « Avais-je trahi le jeune homme que j'avais été à 15, 20 ans ? » se demande-t-il et nous tous avec lui. Si la décence nous exhorte à laisser le cadavre de Rimbaud à ses brumes, le courage, lui, nous presse de parler.

Quand on a 15, 20 ans, les illusions n'en sont pas et l'on considère ceux qui n'en ont plus comme des substances desséchées. Claude Jasmin sait rendre la beauté de ces situations qui paraissent risibles pour celui qui en est revenu : « On plantait des décors fous et le sexe bien bandé, les dents sorties, on tombait à genoux dans la boue du parc Jarry. Les mots valsaient, on tordait le cou aux enseignants, les normes étaient raccrochées aux magasins d'accessoires. [...] Tout, parfois, était reins et hanches, seins et mollets, les images, cambrées volaient devant nos

yeux d'enfants grandis. Comment dormir quand on rêve debout ? »

Or, la réalité n'étant pas enthousiaste de nature, les jeunes exaltés deviennent vite des adultes lucides. Le désenchantement n'exclut toutefois pas la beauté du constat : « C'est que l'essentielle quête d'amour est un jeu cruel. [...] Ainsi, l'amour, quand il étouffe subitement, crache un superbe venin fait de fiel inquietant ! On tremble de voir la haine accumulée quand la saison des fruits broyés ne tient pas ses promesses utopiques. »

Malgré cela, malgré la violence et le désespoir qui sourdent, tôt ou tard, des mirages retenus par les jeunes esprits, l'amour des femmes et des bonbons, « pauvres euphorisants » de l'école buissonnière de la vie, reste. Sur ce point, et sur le désir sans cesse revivifier de rétablir des liens avec la France, *Rimbaud, mon beau salaud !*, offre des pages à relire.

Jusque-là — mais n'est-ce pas l'essentiel du propos ? — l'innocence naïve est évitée et Claude Jasmin, grâce à sa lucidité, touche à la splendeur que peut contenir la résignation.

Celle-ci sera-t-elle assez lumineuse pour faire oublier la lourdeur de ces quelques passages évoquant le masochisme occidental (« Pour des ballots de fourrures, un génocide de plus. Ah ! la tristesse d'être fils de « Blancs qui débarquaient ») et l'optimisme béat d'un nationalisme aveugle (« Nous avons maintenant un pays à faire naître, nous sommes engagés, par milliers, dans un combat de la résistance et de la libération. Nous allons bientôt — j'y crois — reprendre en main notre destinée collective de Québécois. ») ? Malgré mes réticences, je ne peux que l'espérer. Pour Rimbaud. Et pour Jasmin.

LE DÉVÈNEMENT

JOHN SAWATSKY
MULRONEY
LE POUVOIR DE L'AMBITION

512 pages
24,95\$

Libre Expression

«John Sawatsky fait vivre sous nos yeux le jeune Brian Mulroney. Il charme, il grimpe, trébuche, se relève, agrippe le pouvoir. Un tour de force : Sawatsky rend Mulroney passionnant.»

JEAN-FRANÇOIS LISÉE
Journaliste et auteur de
Dans l'oeil de l'aigle

«Ceux qui observent le gouvernement Mulroney ont là un guide indispensable pour comprendre celui qui en est le meneur.»

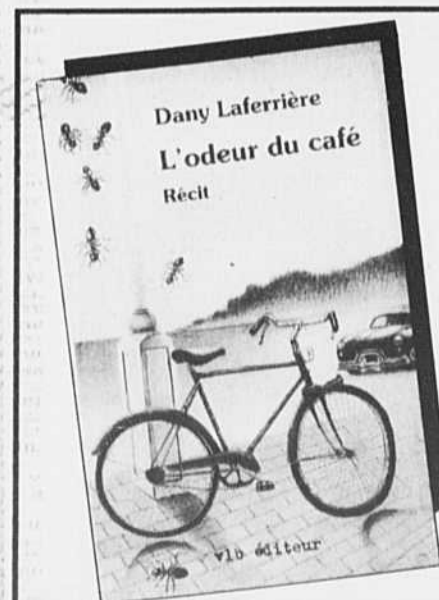
JEFFREY SIMPSON
Le Devoir

«Le livre—fruit de quatre ans de travail et de 600 entrevues réalisées par toute une équipe—ne se limite pas à une série de lieux communs et de potins croustillants.»

MARIO FONTAINE
La Presse

«Cette biographie est honnête, bien faite, sans concession.»

RICK GIBBONS
The Toronto Star



Dany Laferrière

L'ODEUR DU CAFÉ

Ou une enfance haïtienne. L'auteur nous fait revivre cet été particulier où un enfant de dix ans fait l'apprentissage de la vie aux côtés de sa grand-mère. Par l'auteur de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*.

200 pages — 15,95 \$

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



Le plaisir des Livres

Ben Jelloun

tamorphoses de Ahmed/Zahra dans *L'Enfant de sable* et *La Nuit sacrée* : ce diptyque romanesque de la maturité où les traditions populaires maghrébines font merveilleusement corps avec le roman moderne français, comme la prose et la poésie, pour son propre enchantement.

Enfin, devenu benjellounien, il trouvera son drame aux accents poétiques, *La Fiancée de l'eau* (1984), pour renouer avec les premières figures mythiques de l'oeuvre : Harrouda, la prostituée, Moha, le fou, le sage. Encore conquis, il fera l'ultime saut aux sources mêmes de l'écriture benjellounienne avec *Les Amandiers sont morts de leurs blessures* (suivi de *Cicatrices du soleil* et du *Discours du chameau*), Maspéro/ Voix, Paris, 1976; À l'insu du souvenir, Maspéro/ Voix, 1980.

suivi de *Cicatrices du soleil* et du *Discours du chameau* (1976), là où poésie et prose se côtoient librement comme sœurs jumelles.

(1) T. Ben Jelloun, *La maison des autres*, *Dérives*, 31/32, 1982.
(2) Idem.
(3) Principales publications de Ben Jelloun en français (sauf indication contraire tous les titres sont publiés à Paris, et la plupart disponibles en poche dans la collection « Points ») :

Poèmes et proses : *Hommes sous linceul de silence*, Atlantica, Casablanca, 1971; *Cicatrices du soleil*, Maspéro/ Voix, 1972; *Les Amandiers sont morts de leurs blessures* (suivi de *Cicatrices du soleil* et du *Discours du chameau*), Maspéro/ Voix, Paris, 1976; À l'insu du souvenir, Maspéro/ Voix, 1980.

Essais et anthologie : *La Mémoire future*, *Anthologie de la nouvelle poésie du Maroc*, Maspéro/ Voix, 1976;

La plus haute de solitudes, *Misère sexuelle d'émigrés nord-africains*, Seuil/ Combats, 1977; *Hospitalité française*, *Racisme et immigration maghrébine*, Seuil/ L'Histoire immédiate, 1984; *Alberto Giacometti et Tahar Ben Jelloun*, Flohic/ Musées secrets, XXe siècle, 1991.

Récits et romans : *Harrouda*, Denoël/ Lettres nouvelles, 1975; *La Réclusion solitaire*, Denoël/ Lettres nouvelles, 1976; *Moha le fou*, *Moha le sage*, Seuil, 1978; *La Prière de l'absent*, Seuil, 1981; *L'Écrivain public*, Seuil, 1983; *L'Enfant de sable*, Seuil, 1985; *La Nuit sacrée*, Seuil, 1987; *Jour de silence à Tanger*, Seuil, 1990; *Les Yeux baissés*, Seuil, 1991.

Théâtre : *La Fiancée de l'eau* suivi de *Entreten avec M. Saïd Hammadi ouvrier algérien*, Le Paradou, Actes Sud/Théâtre populaire de Lorraine, 1984.

Il était une voix...

AVANT DE M'EN ALLER

biographie de Gerry Boulet
Mario Roy
Art Global, 1991, 544 p.

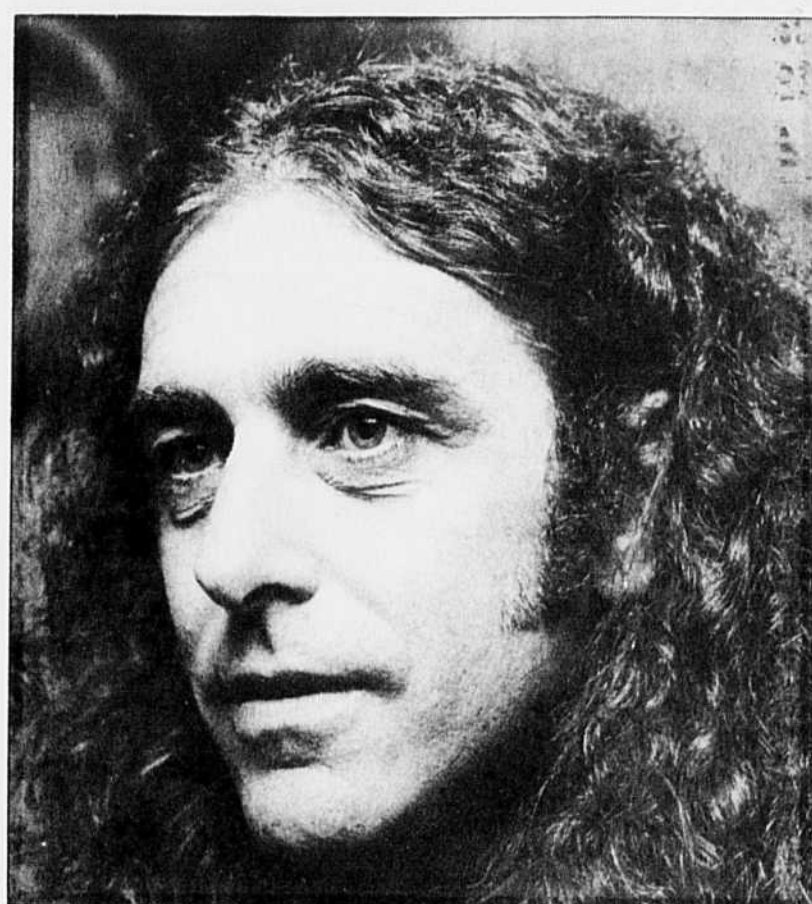
Sylvain Cormier

AU LANCEMENT du livre de Mario Roy, lundi, bien plus que son propre cercle d'amis et de collègues, c'est la cohorte des proches et des « chums de musique » de Gerry qui s'était déplacée, tout comme elle l'aurait fait pour la sortie d'un album posthume du coyote. L'auteur, pour ceux-là, c'est bel et bien Gerry, dans la mesure où il fut l'auteur de sa vie, de sorte que Mario Roy, courroie de transmission, se voit relégué au rang de nègre.

J'exagère, mais si peu. Le sort que l'on fera au livre de Roy, dans de telles conditions, dépendra de sa crédibilité. À voir les invités du lancement se précipiter sur les passages les concernant, les témoins de la vie de Gerry ne manqueront pas, le cas échéant, de lui rappeler que tel ou tel épisode est ou n'est pas conforme à leur souvenir.

Roy, forcément, s'est bardé, interrogeant longuement tous les intervenants, lisant tout, visionnant tout, se faisant ouvrir toutes les portes, et d'abord celle de Françoise Faraldo-Boulet, veuve de Gerry. Journaliste aguerri, il a su se protéger. Le défi était ailleurs, dans le traitement de l'information, dans l'écriture. Car Mario Roy a écrit un roman, alors qu'il aurait pu se contenter de juxtaposer les faits et les témoignages, laissant au lecteur le loisir de faire la moyenne entre les versions d'une même anecdote, et d'en déduire les états d'âme de Gerry.

Résolument, Roy a tranché, prêtant à Gerry voix, pensées, émotions, s'immiscant jusque dans ses cauchemars et ses rêves. Le blasphème et le jural interviennent alors comme autant de signes distinctifs, avertissant le lecteur que c'est Gerry lui-même qui parle, réfléchit ou ressent : « L'espace d'un instant, il cessait de sourire, il était triste et apeuré... Fou raide, tabarnac! » Le



Gerry Boulet

temps de s'y faire, on finit par adhérer totalement au procédé, et l'on referme le livre avec l'impression d'avoir rigolé, bu, fumé, souffert, plaqué des accords de blues sur l'orgue Hammond B-3 (l'instrument maître de Gerry, que Roy décrit avec une affection non dissimulée), « fait des montagnes de conneries et quelques méchancetés (...) eu des éclairs de génie (...) procuré des masses de plaisir à des milliers de gens », bref, d'avoir connu Gerry de l'intérieur.

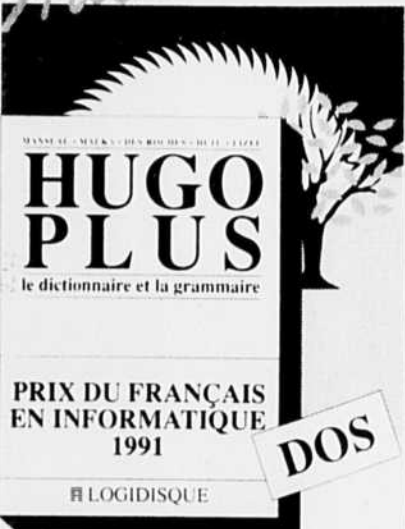
Biographie romancée dans le sillage de *L'ombre et la lumière*, le livre de Georges-Hébert Germain, *Avant de m'en aller* se lit comme une fiction émaillée d'épisodes truculents : la premier contact spirituel de Gerry avec l'orgue dans la cathédrale de St-Jean-L'Évangéliste, les

mésaventures d'Offenbach et d'André Ménard avec le « vieux chriss » de Chuck Berry, etc. Mais il s'agit d'une fiction tragique, car le héros n'échappera pas à son destin. Toute la lecture en est teintée, le lecteur sachant trop bien qu'il va en arriver là, au cancer, à la mort.

La progression des métastases dans le corps de Gerry est à la limite du supportable, présentée sans crainte du mélodrame d'une certaine froideur clinique. De fait, à mesure que l'émotion augmente, l'écriture s'affirme. Ironiquement, plus Gerry se meurt, plus Mario Roy doit faire appel à son imagination pour décrire l'indescrutable souffrance de l'homme au « cœur d'animal » et plus il réussit son travail d'écrivain. N'en déplaise au biographe.

L'INTELLIGENCE

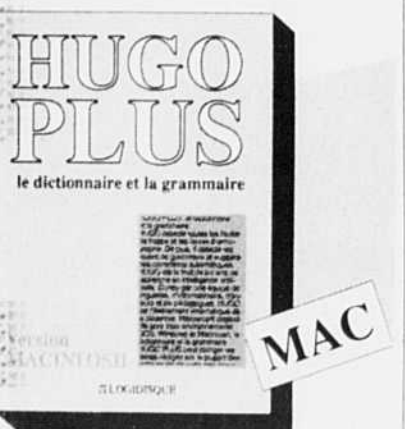
naturelle



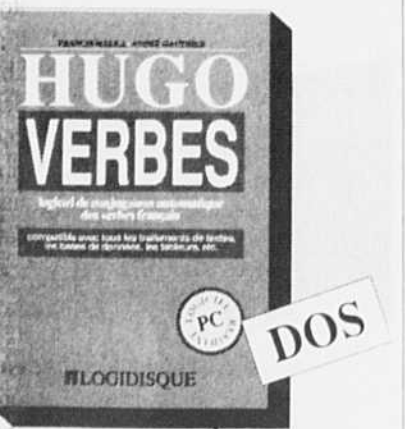
HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
Manseau-Malka
Version IBM PC et compatibles
84,95 \$



HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
Manseau-Malka
Version WINDOWS
84,95 \$



HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
Manseau-Malka
Version MACINTOSH
84,95 \$



HUGO VERBES
Tous les verbes du français
Gauthier-Malka
IBM PC et compatibles
49,95 \$

LOGIDISQUE
C.P. 10, succ. «D»
Montréal QC H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182

Cheng'en

vre « débordante de la volubilité qui vient des coupes bien remplies », au confluent des cultures « populaire » et « lettrée ». De plus, son introduction présente certaines des interprétations — taoïste, bouddhique, confucianiste ou maïste — qui ont cherché à coincer cet océan de mots dans un moule trop étroit. « *Le Xijou* est

construit et rédigé pour être lu, sinon d'une traite, du moins d'un seul élan. Ainsi le veut l'enchaînement savamment calculé des épisodes, ainsi le demande la purification que recèle cette progression sans progrès; à cela vous entraîne la truculente cascade d'extravagances qui s'évanouissent pour ne laisser place qu'au singulier souvenir d'une aventure de l'esprit. » *Une vitalité mouvementée.*

Morin

Pourtant, M. Morin n'écrit rien qu'il n'ait observé lui-même, selon son prisme évidemment, ou qu'il ne puisse appuyer d'un document. À preuve, le mémo du haut fonctionnaire fédéral Gordon Robertson (auquel l'auteur a eu l'accès), que LE DEVOIR vient de publier, conjointement avec deux articles du professeur Yves Vaillancourt. Fort subtilement, M. Morin nous amène à penser que si M. Bourassa a pu ainsi berner à peu près tout le monde au Québec pendant des mois, y compris son ministre des Affaires sociales, M. Claude Castonguay, rien n'interdit de présumer, au contraire, qu'il se soit, lui, réhabilité. Le coup est dur, et il porte.

L'auteur confie que cet ouvrage magistral, le plus important des cinq qu'il a publiés chez Boréal, est celui qu'il a le plus aimé écrire; ce fut aussi le plus difficile : il traite de personnes, la plupart encore vivantes, et non de dossiers. C'est aussi ce qui en fait le plus vif intérêt et devrait rejoindre un vaste public, conscient de la nécessité de tels témoignages pour la suite des choses. D'autant que c'est écrit de façon vive et alerte, avec des dialogues teintés d'humour et d'ironie, dans un élégant style classique qui trahit l'âge, voire la génération de l'auteur.

Un témoignage capital à plusieurs titres, la « somme » de M. Morin est particulièrement éloquent et précieuse sur trois grands dossiers : celui de Victoria, évidemment, celui de l'épistémologie — heureux homme qui passe ainsi à l'histoire, comme M. Castonguay avec sa castonguette! — celui de la démarche et de LA question référendaire. Tout n'est pas dit et connu sur ces étapes névralgiques, mais M. Morin apporte un éclairage précieux, des matériaux importants pour la compréhension des événements. Que d'autres acteurs et témoins en fassent autant : ce serait aussi éminemment utile, notamment de la part des dirigeants péquistes qui rugissaient chaque fois que M. Morin disait qu'une fleur (celle de l'indépendance) ne pousse pas plus vite parce qu'on tire dessus... Que chacun fournisse sa version, c'est la



Claude Morin

seule façon de refaire le casse-tête et de ne pas laisser s'accréditer des légendes.

En bon pédagogue, M. Morin a l'art de simplifier et de vulgariser, avec verve, sans s'adonner au jargon rébarbatif de plusieurs de ses confrères universitaires. Même s'il se refuse à écrire ses mémoires — je vais me contenter désormais de lire ceux des autres, confie-t-il, goguenard — il se livre beaucoup en s'associant à ses héros et en prenant ses distances de l'autre, le manipulateur et le calculateur. L'expert en stéréoscopie politique. Ce n'est pourtant pas un règlement de comptes. Il se met sur la sellette, à découvert, avec ses pièces justificatives, avec les risques de se faire décrier et rabrouer. « Mais, comme il l'écrit si bien dans son avant-propos, pour une société, le risque le plus grand réside dans le manque d'information sur elle-même et sur ses dirigeants. Risque pour risque, j'ai préféré celui de l'écriture ».

Un témoignage démystificateur, capital pour la suite des choses. Un document de travail et de référence indispensable.

L'équation de Sacha Grigoriev

LIBERTÉ-PARADIS

Sergueï Bodrov
Traduit du russe par Christophe Glogowski
Actes sud/Labor/Leméac
1991, 120 pages.
Christian Mistral

LA MÊME COLLECTION Cactus qui nous a déjà livré des bijoux tels que *Pourquoi j'ai mangé mon père* et *Combat de fauves au crépuscule*, récidive avec un texte propre à toucher le monde en général et Montréal en particulier. J'y reviendrai.

J'écouterai l'autre jour Jean O'Neil expliquer à Denise Bombardier qu'il *marrait le pays* pour l'apprendre. Nul doute que cette méthode de la semelle soit la meilleure, mais je soupçonne que ce qu'on découvre d'un pays dépend fortement de circonstances dans lesquelles s'effectue le voyage. Au cœur de ce petit livre qu'on absorbe entre deux repas se

trouve Sacha : petit, cheveux roux ras, l'oeil gauche qui louche, il n'a pas 14 ans. S'il les avait, il serait en colonie pénitentiaire plutôt qu'en école spéciale, sorte d'antichambre de la précédente.

Mais, tout y est déjà dans l'oeuf, en modèle réduit, pour fabriquer des zeks : corruption, mouchardage, viol des plus faibles (les *humilités*, qui ne servent plus qu'à ça), ingestion de clous, de boutons et d'épingles pour mériter un séjour à l'infirmerie. Après sa première évasion, lorsqu'on mène Sacha au cachot, il n'est pas clair si le graffiti qui orne le mur (L-P) est son oeuvre réalisée lors d'une précédente visite ou s'il a juste inspiré le tatouage identique qu'il porte au bras. Il est cependant net que Sacha a fait sienne l'équation : LIBERTÉ ÉGALE PARADIS.

Si l'ordinaire de cette école justifierait amplement l'évasion, ce n'est pourtant pas le seul motif qui anime le gamine. Son père, apprend-il, est détenu dans un camp quelque part en Sibérie. Un père dont il ignore tout, dont il ne se souvient même pas. Raison de plus pour partir à sa recherche. Trahi et repris plus d'une fois, voyageant clandestinement au tarif réduit pour enfant, Sacha va trouver le moyen de traverser cette

Russie de la perestroïka, hostile et malade, et de revoir son père brisé, amer, sauvé par cette visite inattendue. L'homme qui était sur le point d'abandonner la vie découvre en son fils une raison, une seule mais c'est bien suffisant, de purger sa peine et de ressortir debout. Chacun attendra l'autre.

Cet émouvant périple dans un entonnoir est écrit sur le mode du traitement cinématographique, étape entre le synopsis et le scénario proprement dit. Et c'en est un, manifestement, puisque Sergueï Bodrov, cinéaste soviétique né en 1948, en a tiré un film. Après des mois passés à chercher l'interprète du rôle de son héros dans les pires établissements, il est tombé sur Volodia Kozyriov, qui est devenu Sacha. Il l'a trouvé en maison de correction et le petit est arrivé au casting accompagné d'un milicien. Bodrov obtint qu'on le libérât avant terme sous sa responsabilité personnelle, le temps du tournage.

Le jour même où le cinéaste revint de Montréal, où on lui avait remis le Grand Prix d'Amérique pour son film, Volodia fut arrêté. Une peccadille. Bodrov lui ramena en cadeau une voiture de police miniature. Du SPCUM, suppose-t-on...

Colloque des écrivains

Montréal et son destin littéraire

Auberge Mont-Gabriel

(sortie 64 de l'autoroute des Laurentides)

le samedi 2 novembre 1991

Animateur: M. Jacques Folch-Ribas

9 h 30

Allocution inaugurale
M. Jean-François Chassay

14 h

Trois générations d'écriture montréalaise
Participants: M. Jean Éthier-Blais
Mme Renée Legris
M. Michel Gaulin

11 h

Histoire littéraire, intellectuelle et culturelle
Participants: M. Marcel Trudel
Mme Jane Everett
M. Yves Dubé

16 h

Topographies de l'imaginaire montréalais
Participants: M. Robert Major
M. Marco Micone
M. Claude Jasmin

Ce colloque est ouvert à tous les écrivains ainsi qu'au grand public.
(Aucun frais d'inscription)

Transport gratuit par autocar
Départ: Montréal — Mont-Gabriel
en face du 1600, rue Berri
à 8 h, arrêté au Métro
Villa Maria à 8h15
Retour: vers 22h30

Ce colloque est organisé par l'Académie canadienne-française, en collaboration avec l'Union des écrivains québécois, la Société des écrivains canadiens, le Centre québécois du PEN international et l'Association des écrivains acadiens.

Réervations de chambres: (514) 861-2852

Renseignements: (514) 488-5883

FÉLICITATIONS À ROBERT BAILLIE

PRIX MOLSON 1991

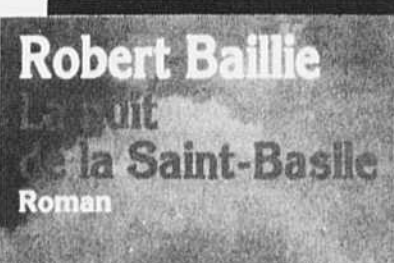
DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE

pour son roman

La Nuit de la Saint-Basile

« Un roman très beau, très riche, violent et dévastateur, où le sort d'un seul individu est lié à celui de tout un peuple. »

Fernande Saint-Martin,
Présidente du jury
de l'Académie.



Robert Baillie
Nuit de la Saint-Basile
Roman
l'Hexagone
537 pages,
24,95 \$



l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

L le plaisir des
Livres

Requiem arabe

Jean-Pierre ISSENHUTH

▲ Poésies

LA REMONTÉE DES CENDRES

Tahar Ben Jelloun
Seuil, 1991

C'EST UN REQUIEM pour les morts de l'Irak. Faites le vide avant de l'ouvrir, balayez votre table, mettez-vous en présence d'Homère et de Job. On a réveillé les morts / pour leur faire la guerre / le cimetière ne regarde plus la mer / il se couvre de sacs de sable / pour veiller le sommeil des siens. « Chaque guerre laisse derrière elle des restes, écrit Tahar Ben Jelloun dans la préface. Celle du golfe en a laissé beaucoup. [...] Une fois qu'on a tiré une couverture de sable et de cendre sur des milliers de corps anonymes, on cultive l'oubli. Alors la poésie se soulève. » Non pas comme un accès de rancune. Elle « se contentera d'être là pour être dite comme une prière, dans le silence, dans le recueillement du deuil. »

Suit un long requiem, dont voici les premières lignes : *Ce corps qui fut un corps ne fânera plus le long du Tigre ou de l'Euphrate / ramassé par une pelle qui ne se souviendra d'aucune douleur / mis dans un sac en plastique noir / ce corps qui fut une âme, un nom et un visage / retourne à la terre des sables / détrit et absence.*

Dans la section intitulée *Non identifiés*, qui suit le requiem général, une quinzaine d'ombres passent. Chacune a son épithète, splendide comme les inscriptions que je me souviens d'avoir lues, il y a très longtemps, dans l'*Anthologie grecque*. Devant une telle poésie, que faire de mieux que se taire et écouter ? Voici donc l'épithète d'un jeune inconnu : *Une main crispée sur le vide / abandonné son corps pour être statue sous les décombres. / Elle ne tient rien / mais froisse le jour et son visage / éternelle sur un amas de terre blanche. / Elle regarde la mer et se souvient : / elle a caressé une épaule nue un soir dans un café de la montagne / elle a tremblé puis s'est retirée pour se poser sur l'autre main. / À présent, le vent la recouvre d'une poussière venue de loin, peut-être du Yémen; / il dépose entre ses doigts un peu de*

sel / et quelques feuilles d'un arbre blessé.

La deuxième partie du livre est la traduction de la première en arabe, par Kadhim Jihad, poète irakien réfugié à Paris depuis 1976. Ben Jelloun, né au Maghreb en 1944, a publié des romans, des nouvelles, des poèmes. Je n'avais rien lu de lui.

La valeur humaine de son livre est immense. Sa valeur poétique aussi, même s'il souffre ici et là d'effets un peu décoratifs et conventionnels, dont le propos n'a pas vraiment besoin, et au sujet desquels on pourrait parler de style apprêté, appliqué, léché. Il a le mérite insigne de rappeler l'essentiel : que la force de la poésie est dans l'intériorisation des faits, ce n'est par là qu'elle est universelle, en communication avec tous les lieux et tous les temps. Intérioriser, c'est-à-dire éprouver, faire l'épreuve, et puis savoir rendre, voilà tout. Les acrobaties sont plus faciles et donc plus répandues. La force n'en a pas besoin. Pour dire la douleur, il lui suffit de cinq mots qui, à première vue, n'ont rien de particulièrement poétique : *Moi ? Je ne suis plus.*

À côté de cette universalité, malheureusement, beaucoup de publications tiennent du « froufroutement de nombril », selon l'expression peut-être involontairement lucide de Marie-Christine Larocque dans *Encore candi d'aimer* (Triptyque, 1991). Je n'apprendrai rien à personne en disant que Nicole Brossard vient de recevoir le prix David pour du « froufroutement de nombril ». Dès le début, elle aurait pu faire autre chose si elle s'était mise à meilleure école. Il n'est pas impossible qu'à l'avenir elle efface tout et cherche l'universalité. Il se peut même qu'elle décide d'écrire en français. Un livre comme *La remontée des cendres* montre que l'universalité est loin des produits culturels inconscients et autistiques qui sont trop souvent le menu du chroniqueur de poésie.

Oum Saad ? Elle est d'ici, de partout, de maintenant et de toujours. *Oum Saad a marché longtemps. De sa bouche tombèrent des mots et des oiseaux, un arbre secret, un village de hautes pierres. Ce n'était pas un cimetière, mais un verger où des enfant tendaient des embuscades aux statues. [...] Oum Saad, en avance sur les souvenirs, est là, jour éternel, silence ramassé pour une nouvelle saison où aucune rivière ne saurait ramener le verger et les hommes à la terre rongée par le trachome du souvenir.*

Un Pygmalion d'aujourd'hui



MARGUERITE DEVANT LES POURCEAUX

Claude Duneton
Grasset, 353 pages
Paris, 1991

JE VIENS d'ouvrir le *Journal* d'Edmond et Jules de Goncourt, tout à fait au hasard — je vous en donne ma parole d'honneur —, et j'ai lu, à la page 1279 (3e tome de l'édition Bouquins), deux phrases écrites aux dates du lundi 4 mai et du jeudi 7 mai, de l'année 1896, et se rapportant à des personnages du monde des lettres, les seuls sans doute fréquentables pour les célèbres frères.

La première a trait à « la petite Heredia », femme du poète Henri de Régnier. « Elle est vraiment jolie, avec yeux diablement noirs, et la mignongnesse de traits rare chez une brune... » Et, rentrant chez les Daudet, dont le fils Léon est très malade : « La crise d'hier, arrivée comme celle de l'avant-veille, à la tombée du jour, au crépuscule, a été moins terrifiante. »

On aura compris que j'ai souligné les deux néologismes, qui en sont toujours, près de cent ans plus tard, n'étant pas encore admis au Petit Larousse de 1992. J'ai voulu simplement exprimer mon avis à propos des innombrables libertés que Claude Duneton ne se fait pas faute (!) de prendre avec la langue française. Libertés qu'apprécieraient les créateurs du prix Goncourt. Moins puristes, et surtout moins conformistes que les jurys de leur Académie qui se sont succédé depuis 1902.

Mais il n'y a pas que des néologismes chez Duneton : il se joue, comme par miracle, des archaïsmes, que les Québécois reconnaîtront sans peine, comme ce « dispendieux » fréquemment utilisé chez nous mais presque obsolète en France; et, savant compilateur du *Bouquet des expressions imagées* (Seuil, octobre 1990), il en utilise à tout propos, mais rarement hors de propos, dans son dernier roman. Le plus réjouissant de la saison, le plus authentiquement français, en dépit des emprunts, justifiés par le sujet même de son histoire, à l'anglais, à l'italien, à l'allemand, et même à



Claude Duneton

certaines vocabulaires spécialisés, comme celui des artisans du théâtre et du cinéma.

Quelle est cette Marguerite, pour laquelle l'auteur emprunte la fameuse exhortation de saint Mathieu (VII-6) : « Ne jetez pas vos perles devant les porcs et ne retournez pas pour vous déchirer » ? Une très jeune fille, pas même 18 ans, évadée d'un Centre de redressement, peut-être même une meurtrière, émule de Jack l'Éventreur, et que « recueille » après l'avoir trouvée dans un café, un éclairagiste provisoirement en chômage, mais qui sera bientôt en route pour l'Italie où l'attend un camarade metteur en scène de théâtre.

Clive Martin, qui loge dans l'appartement de cet ami, compagnon de sa soeur Nathalie, profite du beau temps printanier — le Languedoc prenait son temps précocement vers l'été... — et se demande bien ce qu'il fera de Mina, dont le nom véritable est Marguerite Baruch (les noms bibliques inspirent décidément ce diable de Duneton), puisqu'il n'arrive pas à la semer, après des essais infructueux à Montpellier et à Marseille. Les voilà donc en Italie, ayant échappé comme par miracle aux policiers des frontières, et même dans un petit village de Toscane, tout près de San Gimignano où se prépare un grand festival, financé par le Fonds européen de soutien aux réalisations artistiques, le FESRA, « dont les

malins disaient, en France : « Fessera, fessera pas. » C'est là que le destin attend, bien mieux que son protecteur, qui ne fera que très honnêtement son boulot, la petite paumée. Dont, avec sa prescience d'écrivain, Duneton nous avait appris, aux premières pages, qu'elle était douée pour le dessin...

L'histoire de Marguerite ne serait pas si passionnante sans sa conjugaison avec la préparation, minutieuse et minutieusement détaillée, du grand spectacle, adapté de *La Duchesse de Malfi*, de John Webster, un classique du théâtre noir élisabéthain (que Duneton, il faut le signaler, a traduit pour la scène française). D'abord éberluée par tout ce qu'elle voit et entend — pas toujours très bien puisque toutes les langues se mélangent, les décorateurs, costumiers, acteurs venant de plusieurs pays — la petite Mina accepte un jour, pour dépanner Greg, surnommé Marche-à-Terre, et Nikola, la décoratrice en chef de l'équipe, de hisser jusqu'au faite de la tour médiévale un élément du décor, qu'elle aura même aidé à peindre. Et c'est parti ! A la stupéfaction, d'abord incrédule, de Clive, la jeune fille se rend petit à petit indispensable, et pour la présentation de la pièce théâtrale, et pour le film qui occupera par la suite — on profite de tout dans cette belle région, tout près de Florence — les acteurs et une partie de l'équipe de production. Voilà pour l'anecdote. Mais avec Duneton, il faut

s'attendre à davantage. À une véritable éducation, religieuse autant qu'artistique, pour sa protégée devenue évidemment son amante. Comment, en traduisant un vieux missel italien, Clive apprend à Marguerite l'Histoire sainte; comment, au hasard des répités que leur accorde la préparation du spectacle, ils visitent Florence, puis Sieme, le romancier s'amusant à les « montrer » tout aussi ignorants l'un que l'autre des chefs d'oeuvre du quattrocento; comment, et c'est un personnage tout à fait extraordinaire, on fait la rencontre d'un philosophe de la haine, qui dispense sa science moyennant forte rétribution dans une villa luxueuse; où, ex-colonel de la Légion étrangère, ce colosse d'origine hollandaise profite d'une retraite confortable — ce n'est là qu'un résumé bien faible et bien incomplet de *Marguerite devant les pourceaux*.

Pour ceux qui connaissent Claude Duneton, qui ont lu, entre autres, *L'Ouille*, et, l'année dernière, *Rires d'homme entre deux pluies*, c'est l'occasion de retrouver ce magicien des mots, un cliché, hélas, qui ne traduit qu'imparfaitement l'immense, l'inépuisable connaissance des vocabulaires français, de toute époque, que possède l'auteur et dont il cisele avec art chacun de ses romans.

Quant à la Marguerite, la Galatée de ce Pygmalion bien de notre siècle, elle s'envole, aux dernières pages, bien fringuée et bien sûre de son avenir, laissant à terre, c'est le cas de le dire, son « sauveur » qui n'en peut mais...

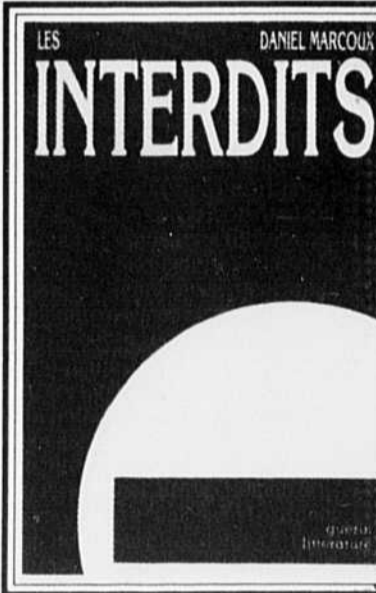
Si les mânes des Goncourt avaient quelque influence sur les convives de chez Drouant, un lauréat de plus couronnerait, le 4 novembre, celui qui perpétue sans doute, de façon éloquent, leur passion pour la bonne, la vraie, la grande littérature.



GUÉRIN
l'éditeur qui édite

DANIEL MARCOUX

LES INTERDITS



Montréal, Guérin, 1991
213 pages
14 cm x 20,8 cm 12,95 \$

Quand l'interdit ne brûle plus les doigts, la pensée peut s'affranchir et progresser. L'être s'affirme alors dans son autonomie, symbole de richesse. Le champ du possible s'agrandit et les barrières des idées toutes faites se perdent dans les brumes des préjugés abolis. La leçon de Céline, les cris de Boris Vian et les rieuses boutades de Prévert se conjuguent dans un effort d'humanisme et de renouvellement.

Daniel Marcoux ne porte pas de visière. Mêmes s'il en est à ses premières armes, il réclame des coudees franches avec la vie, le rêve, la mort. Ses nouvelles sont situées dans un espace quotidien — l'appartement, la rue, le bar, la rue — pour que l'âme puisse être mise à nu avec réalisme et finalement avec infiniment de tendresse pour tous les lecteurs qui jouent dans ces drames.

Distributeur exclusif: ADP
523-1182

Neiges

PETER MATTHIESSEN

LE LÉOPARD DES NEIGES

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

force et la disponibilité pour veiller aux derniers jours de D, atteinte d'un cancer. À la même période, Peter Matthiessen reçut une invitation à une expédition dans l'Himalaya. « La neige, lui dit alors son gourou, peut signifier l'extinction et le nouveau ».

Le *léopard des neiges* est le récit de cette expédition, entreprise par l'auteur comme un pèlerinage au domaine, à la demeure, (*alaya*) de la neige (*hima*). Il accompagne Georges Schaller, zoologiste, qui, lui, veut observer le rut du bharal (dit « mouton bleu de l'Himalaya ») et déterminer si ces étranges moutons sont ou non plus près de la chèvre. Les deux hommes vont se rendre au nord-ouest du Népal, à Shey Gompa. S'y trouve le Monastère de Cristal, et le lama bouddhiste résident a

interdit la chasse. Les bharals seront nombreux, et leur présence à l'habitude d'attirer « le plus beau des grands félins »; le léopard des neiges.

À travers des labyrinthes de vallées, les montées et descentes sont abruptes. Les pieds des précédents voyageurs ont creusé de longues marches dans la montagne. Le sentier serpente; le contour des renforcements et des saillies est marqué par des lambeaux d'étoffe, ou prières du vent. Elles portent bonheur aux voyageurs traversant le col pour une première fois. (Pour les Tibétains, les obstacles d'un voyage, la grêle, le vent, les pluies incessantes sont l'oeuvre de démons soucieux d'éprouver la sincérité des pèlerins). Le monastère sera atteint : sur un sommet battu de vent, il surprendra par son fier isolement : un défi aux quatre points cardinaux. *Namas-te !* (sanskrit : je te salue !)

« Je m'insérerais dans ces montagnes comme une mousse croûte ». Peter Matthiessen a pris soin d'apporter le *Bardo Thödol*, le *Livre des morts tibétains*. Le récit à maintes reprises, il le commente, le met en parallèle avec d'autres livres. Son récit devient méditation : de ce besoin qu'a l'homme de questionner les étoiles, l'ombre et la lumière. Sa rencontre avec le lama du Monastère de Cristal et les paroles entendues lui révéleront « l'expression magnifique de ce qu'il y a de divin dans l'humanité ». *Un voyage du coeur*.

« À qui demande un art de diriger l'homme Répondez par un poème de retour vers les monts. » (Wang Wei)

Antonine Maillet

Grande Montréalaise 1991

Hommage de Leméac Éditeur



JAPRISOT



SÉBASTIEN JAPRISOT SERA AU QUÉBEC DU 30 OCTOBRE AU 6 NOVEMBRE 1991

« Une enquête qui nous fait tirer la langue et sauter de chapitre en chapitre sans prendre le temps d'un verre d'eau. C'est haletant. »

Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

« Les héroïnes de Japrisot sont d'inoubliables entêtées qui ont peut-être perdu quelque chose — le plus souvent un grand amour... — mais qui sont patientes et fidèles comme personne. Elles arrivent toujours à leur fin. Et nous ne restons jamais sur la nôtre. »

Marie-Claude Fortin, *Voir*

« Une mécanique implacable et une passion comme personne n'ose plus en décrire: c'est du pur Japrisot. »

Jean-Dominique Bauby, *Elle*

Éditions Denoël,
367p., 24,95\$



LE LÉOPARD DES NEIGES

Peter Matthiessen
Traduit par Suzanne Nétillard
Paris, Gallimard, coll. L'Imaginaire,
1991, 376 pages

« ... un rythme sourd, fort, mais également intérieur, tel le martèlement d'un coeur, (...) coeur participant à tout, retrouvé, enfin perçu, audible aux possédés de l'émotion souveraine, celle qui tout accompagne, qui emporte l'Univers. » (Henri Michaux, *Le jardin exalté*)

Les drogues parfois inspirent de beaux textes, tel celui de Michaux. Spectacles magiques, mystérieux, enchanteurs, tels demeurent, pour Peter Matthiessen, ses souvenirs de semblables consommations. Décelant toutefois une certaine répétition de visions, et déplorant « la séparation entre le Je et l'expérience authentique de l'unité » — la non-dissolution de son Je —, il se tourne à la fin des années 60 vers le Zen, suivant les traces de D, sa femme.

En novembre 1971, ils prirent part à une retraite au Zendo de New York. Lui vécut ce que les drogues ne lui donnèrent pas : « le silence s'intensifia jusqu'à devenir une présence immensément bienveillante dont j'étais un élément ». Ce *samādhi* lui donna la



RICHARD DESJARDINS PAROLES DE CHANSONS

Voici rassemblées dans ce recueil les *paroles de chansons* de Richard Desjardins. On y trouvera, entre autres, *Tu m'aimes-tu*, *Le bon gars*, et *Quand j'aime une fois, j'aime pour toujours*. Un grand moment de poésie!

118 pages — 14,95 \$

en vente dans toutes les librairies

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET

Choses écrites

Carnet 6

OCTOBRE 1991. Quand je pense à la chambre de Jean, je revois sa commode extraordinaire, très haute, en acajou foncé à plusieurs tiroirs étroits. L'arôme de la chambre était propre, de bois dur, de cire, de vernis. Un lit aux montants d'acajou. La fenêtre donnait sur la rue et nez à nez avec un frêne dont les doigts longs et verts tambourinaient sur la vitre. Le trésor de ma tante était d'or bruni liquéfié dans un flacon de taille imposante contenant de l'Heure Bleue, un peu du Temps — de Dieu! — dans un flacon. La chambre de Michelle et celle de Maxime prenaient leur air du jardin. Dans celle d'oncle Armand j'avais vu une petite plaquette grise bleuie illustrée d'un gros bonhomme vêtu comme un croisé : *Ubu-Roi*. Je l'empruntai sans politesse et mis le nez dedans. Survint oncle Armand, chez qui on n'entrait que pour faire le ménage. Et avec quel respect! — Je me suis pesée, mon oncle, lui dis-je en montrant la balance médicale de sa salle de bain. — Et tu as trouvé *Ubu-Roi* en passant. Je viens de le relire. Garde-

le, je te le donne. Je sais que tu apprécieras Jarry. Il aurait pu m'enguirlander pour avoir pris un livre chez lui sans permission. Cet oncle-là aussi, où j'allais si souvent, ne fut pour moi qu'indulgence amusée et générosité. J'avais l'âge de Jarry à l'époque d'*Ubu-Roi*: 15 ans; je ne l'avais jamais lu. Ce même été, mon père me fit cadeau d'un exemplaire de la même édition d'*Ubu* et presque en même temps d'un vieux Rimbaud qu'il avait beaucoup traîné dans sa poche : *Les Illuminations*, édition du Mercure de France, 1914. Ces sublimes lascars, Alfred et Arthur, m'entraînèrent chez les uns et les autres : Apollinaire, Allais, Rachilde. Je leur fis fête comme à de grands copains en habituée que j'étais du *Crapouillot*, de *Fantasio* et quelquefois du *Rire*, ces estaminets de l'esprit où j'ai passé beaucoup de soirées — aussi bien dire en famille, sans rencontrer jamais ni Péguy, ni Blois, ni Claudel, ni Ghéon, ni Mauriac, ni Maurras. Les Tristan, en revanche, oui : Tristan Bernard, Tristan Tzara, Tristan Corbière; et Klingsor. Et puis Sacha... Lui, plus tard, en personne. Ah! Les auteurs préférés de ma jeunesse! De mon âge mûr. De mon âge d'or! (puisqu'il faut faire semblant que c'est beau, la vieillesse.) Vieillir, sinon.

☆☆☆
Juin 1973. Adopter comme itinéraire cette devise de Rina Lasnier : « Faire passer l'oeuvre avant le renom ». Et ne plus jamais

mériter le reproche de Victor Barbeau : « Vous n'auriez pas dû! » après avoir participé à une émission de variétés (avec Gaston L'Heureux) afin de promouvoir mon dernier roman paru il y a deux ans, il me semble; et c'était pour *À la Mémoire d'un Héros*. Octobre 1991 : Ces événements ne s'incrustent guère dans ma mémoire à moi — allusion aux promotions de télévision-variétés. L'État — le Québec — offrira-t-il à notre peuple une émission dignement littéraire? Littérature sans chansonnette, *chorus girls*, contorsioniste et tarentule savante? Rien que littéraire?

13 septembre 1991 : doyenne des écrivains montréalais, je suis très franchement un vivant trésor du Québec. Fragile (et non cassante, pas du tout). Il faut approcher de 80 ans pour mériter ce titre. En fait nous sommes tous du plus jeune au plus ancien, des gens à conserver longtemps. Puisque vous aimez les Canadiens français, et lire LE DEVOIR, nager dans nos lacs, descendre la Rivière Rouge, boire aux sources laurentiennes, cultiver nos accents, noter les surprises archétypiques de notre folklore, vous griser du parfum des pinèdes au nord de Nominique, admirer les filles du Témiscamingue, ramer sur la Kabrikouba, chasser non loin de Kénogami, plonger aux Escoumins, vous rencontrez continuellement des Québécois épatants. J'envie, ah! vraiment tous ceux qui nous rencontrent et nous voient d'un regard neuf d'où fuse l'étonnement.

Ils apprennent à lire les traits si purs de nos jeunes visages. Ils y découvrent l'espérance d'un peuple rajeuni. Les Québécois cherchent leurs origines depuis qu'ils se comparent aux maints individus égarés, partis de pays étrangers, échoués non loin d'Anticosti. Car, disait Frédéric II, chevalier : « Si je me considère, je me déssole. Mais quand je me compare, je me console. »

Ne cherchons plus : nous venons de France. À Montréal, nous y sommes depuis trois cent cinquante ans. C'est un bail. Restons-y. Il faut peupler la ville, faire de la place aux frères fransaskois de la Saskatchewan. Une belle place à des voisins qui sont comme nous, de France. Faire revenir la parenté.

☆☆☆
Autres souvenirs à bâtons rompus : Alphonse Jonger. On prononçait *Jongère*. Ses amis l'appelaient Jonjon; il était basque, plus laid qu'un chimpanzé — pour réussir ça, avait-il fallu que la Nature s'y mit —, oui ou non? « Alphonse Jonger — disait à Lyn mademoiselle Morency (1) — était un très grand peintre ». En effet. Inconnu à présent. À cause de cela peut-être, l'hôtel des Encans a évalué à 10 mille \$ l'un des plus beaux portraits de jeune femme jamais peint dans les deux Canada. Il en vaut six ou sept fois plus, honnêtement et franchement. Alfred Pellán, sans pour autant aimer Jonger, jugeait ce portrait admirable.

Cette peinture est maintenant la propriété du Musée des beaux arts de Montréal. Très ressemblant, un peu flatté comme il se doit, le portrait représente ma mère à 30 ans, ses cheveux courts auburn, épais, frisés, son regard expressif, triste et fier; en veston de velours noir, un bouton de nacre, un oeillet rouge au revers du veston. C'est un tableau très moderne par son expression et de facture académique mais pas liché. Je connais deux autres portraits de notre temps qui sortent de l'ordinaire : un fusain de Denise Prêchère par Pellán; et au Musée de Québec, celui de Mme Robert Choquette peint par Suzanne Duquet : splendeur, explosion de couleurs, merveille! Presque inconnu aussi. Trois portraits, trois chefs-d'oeuvre de ce siècle et qu'on ne voit jamais. C'est le peuple du Québec qui est lésé quand on le prive de son art! Quant aux artistes eux-mêmes... Méconnaître le génie d'un artiste, ne pas apprécier son apport nécessaire est une attitude a-sociale et même anti-sociale.

Toujours est-il qu'Alphonse Jonger logeait au Ritz et qu'il y avait aussi son atelier à je ne sais plus quel étage où venaient poser les riches présidents de compagnie qui habitaient le Mille Carré de Montréal.

Mes parents l'avaient connu par Ernest Cormier, l'architecte. Jonger jouait aussi au bridge. Il venait chez nous en Hispano Suiza décapotable. J'ignore quel effet cette bagnole avait sur Sainte-Thérèse de

Blainville en ce temps-là, alors un gros village. Mais la tenue vestimentaire du grand peintre en eut toujours un grand sur moi. Il portait volontiers des pantalons golf, des chaussettes à losanges, des souliers bicolores, un chandail sans manches sur sa chemise, une cravate neutre, un veston de tweed à carreaux, une écharpe qui faisait deux fois le tour du cou et s'envolait dans les airs, une casquette anglaise... Et son chauffeur était en livrée. Beige, il me semble. Et ce singe habillé semblait tout frais sorti de l'album de *Bécassine, son oncle et leurs amis*. J'en oubliais qu'il m'avait, pour mes trois ans, fait cadeau d'un grand singe gris, en peluche, et qui lui ressemblait fort (2), costumé en Zouave, ainsi que d'une petite pipe — ambre et racine de bruyère — pour le singe, je suppose, mais qu'on me confisqua illico, Jonjon parti.

« Comment pouvais-tu sortir avec lui? » dis-je plus tard à ma mère. « Il était tellement laid! » — « Il adorait danser. Il dansait bien le tango. Il n'y avait pas beaucoup d'aussi bons danseurs à l'époque. D'ailleurs, il avait de l'esprit. »

Sa façon de me dire « Arrange-toi avec ça. »

(1) Mme Hélène Mercure, propriétaire de la galerie Morency est une personnalité montréalaise à laquelle quelques amis et clients donnent ce surnom sympathique.

(2) En fait, je crus d'abord que ce singe était vivant et que c'était son petit.

— A.M.

Alcools

TRUFO MISTO

LA LITTÉRATURE est un embouteillage. Oubliions un instant les observations et définitions savantes qui depuis la nuit des temps ont été formulées. Mettons en veilleuse, les mots prononcés par Beckett et Voltaire, Queneau et Faulkner sur ce grave sujet qu'est la littérature, et prenons pour acquis, l'espace de cinq minutes, que celle-ci est à l'image du Pont Champlain le matin à 8h45, soit un lieu où se télescopent les idées, les acteurs et le temps présent. C'est sérieux.

La troisième semaine du mois courant a commencé un 14 octobre. Elle s'est terminée le 20 octobre. Entre ces deux dates, on a eu droit à la visite de Lemmy Caution alias

Eddie Constantine, on a appris que du bluesman Jimmy Reed il se préparait une grosse annivairerie, on a souligné le dixième anniversaire de la mort de Brassens, Georges, pendant que Laffont regroupait et livrait tous les romans d'Antoine Blondin, l'homme qui aimait le « ouisqui » et les chats. Autant de faits tangibles, palpables, auxquels l'information a fait écho.

Entre ces deux dates, on a lu des nouveautés. Lesquelles? *Rue de la soif* de Michel Lebrun chez Seghers et *Black Cherry Blues* de James Lee Burke chez Rivages. Entre ces deux romans, dans ces deux livres, il est question de Jimmy Reed, Blondin, Brassens, Constantine et... de la bibine. Du Pernod, le seul alcool qui fait boire de l'eau, de la Jax (sic) qui est une bière louisianaise, des Alcools anonymes et de la Ligue antialcoolique. Y'a également du sang. Faut l'avouer.

Bon, alors on est sceptique? On pense qu'on rigole? Qu'on se moque? Ça, jamais! Tenez, le



Constantine, le Lemmy Caution de ces dames, savez-vous quel sera le titre de son prochain film? *La grande bagarre*. On l'apprend à la page 34 de *Rue de la soif*.

Paul Bastide est producteur. À X, personnage central et narrateur de *Rue de la soif*, il annonce : « Nous avons envisagé un film policier, qui serait interprété par notre plus grosse vedette populaire, Eddie Constantine ».

X : « D'abord, je crus à une blague, l'image d'Eddie Constantine convenant davantage à la promotion d'une distillerie de whisky, mais le propos était sérieux, et même grave ». Bastide, le producteur, à X : « Constantine souffre terriblement de sa réputation d'imbibé — d'ailleurs entièrement fallacieuse — et est d'accord sur le principe. Il jouerait un journaliste enquêtant sur les trafiquants d'alcool, vous voyez le genre ».

Sur Jimmy Reed, auteur-compositeur de *Shame, Shame, Baby, What You Want Me To Do* et autres blues, on se reportera au propos tenu par Dixie Lee Pugh au bas de la page 241 de *Black Cherry Blues* : «... Monsieur Jimmy Reed en personne. Lorsque ce gus attaqua *Big Boss Man*, on savait qu'il avait fait *Parchman Farm* (une prison du Mississippi). Tu peux pas feindre ce que tu ressens si t'as pas connu ça... ».

De Blondin, Lebrun nous confie que lorsqu'il buvait du vin, il était beaucoup moins agréable que lorsqu'il sirotait du *Ballantine's*. Sur Brassens, Lebrun, encore lui, nous informe qu'on a détourné le sens de *Fernande*, une des chansonnettes de l'oncle Georges. Le voici ce détournement : « Ernest, préviens-moi quand tu bandes, j'aimerais voir ça avant *Fernande* ».

Si la littérature profite des embouteillages pour doubler la réalité sur sa droite comme sur sa gauche, elle profite également des

bonnes prédispositions du lecteur moyen pour semer la pagaille dans ses neurones. *Rue de la soif* est une apologie de l'alcool. De tous les alcools. Dans *Black Cherry Blues*, c'est le contraire. Au point que les personnages de James Lee Burke passent plus de temps dans les thérapies organisées par les alcooloques anonymes qu'en compagnie de leurs dames. Vous voyez le genre? *Rue de la soif* fête l'alcool. *Black Cherry Blues* décrit les méfaits de l'alcool sur le bipède.

Black Cherry Blues se déroule entre les bayous de la Louisiane et les montagnes du Montana. *Rue de la soif* se déroule entre Chez Tony's, rue Princesse, Le Montana, rue de l'Échaudé, et autres zincs sur lesquels s'accourent « ceussent » qui, la nuit venue, dissertent en compagnie de X sur l'alcool. Exemple? « Ça paraît impossible, mais j'ai bu de quoi remplir un pétrolier de six mille tonnes ». X fait ses propres calculs et, au bout d'un moment, rétorque : « Moi, j'ai bu de quoi faire flotter ton pétrolier! ».

Dans *Black Cherry Blues*, on retrouve Dave Robicheaux, le héros du superbe *Prisonniers du ciel*. Pour échapper aux tentations alcoolisées, Robicheaux fait du jogging sur les rives du bayou où il exploite une entreprise de pêche. Dixie Lee Pugh, un ancien camarade d'école, une épave, est à la solde du méchant Charlie Doods. Un type qui achète le maximum de terrains situés sur le versant est des Rocheuses enclavées dans le Montana à cause des réserves de gaz. Le hic, c'est que bien de ces terrains se trouvent dans la Réserve indienne des Pieds-Noirs.

Voilà que deux meurtres tombent sur le dos de Robicheaux. Alors, forcément, le Dave, l'ex-flic qui aime pas qu'on prenne ses pieds pour des boulevards, va enquêter. Ça va faire mal...

James Lee Burke, pour ce roman, a obtenu en 1990 l'Edgar, la plus haute distinction américaine pour le genre policier. Après avoir lu les 324 pages de *Black Cherry Blues*, on était prêt à lui refiler tous les Edgar et les Gustave de la terre.

Michel Lebrun est sociétaire perpétuel de l'académie des Deux-Cafés, commandeur exquies de la Grande Gidouille. Lebrun est donc un oulipien. Un émule de la « quenouille ». De Queneau, Raymond. Sa *Rue de la soif* est, forcément, une fête des mots. Exemple? « Mon histoire me revient, par bribes, comme un film... où les temps narratifs se chevauchent : temps passé tant présent! Temps présent tant passé. Le dictionnaire! Bons cieux, mais c'est bien dur! ».

La littérature est un embouteillage parce qu'elle carbure tellement au *Black Cherry* qu'elle ne trouve jamais la *Rue de la soif*.

☆☆☆

Rue de la soif, Michel Lebrun, Seghers.

Black Sherry Blues, James Lee Burke, Rivages.



Astérix et MLF

BANDES DESSINÉES

ASTÉRIX, LA ROSE ET LE GLAIVE
Albert Uderzo
Éditions Albert-René, 1991
Pierre Lefebvre

AVOONS-LE, c'est avec réticence que j'attendais le 29e Astérix. J'ai toujours cru que le village aurait dû s'éteindre avec son scénariste, comme *Lucky Luke* et *Iznogoo* qu'animait également le scénariste Goscinny.

J'ai toujours considéré d'un mauvais oeil les productions solo d'Uderzo. Il a beau être un dessinateur important de sa génération, ne s'improvise pas scénariste qui veut! Les récits me semblaient pauvres, et les jeux de mots lourds. Quand j'ai appris que le sujet du prochain album serait la cause des femmes, j'ai craint le pire...

Je me trompais. Albert Uderzo nous donne ici le meilleur Astérix qu'il ait réalisé seul, premier solo qui mérite de figurer dans la grande série Goscinny-Uderzo.

Astérix, la rose et le glaive, c'est Astérix au pays du MLF. Menées par une institutrice venue de Lutèce, les femmes du village revendiquent des pouvoirs réservés aux hommes. La guerre des sexes fait rage, Bonemine (femme d'Abraracourcis le chef) devient chef du village alors que les hommes s'exilent dans la forêt.

On a parfois l'impression que l'album a été réalisé au début du siècle, lors des premières manifestations des suffragettes, et bien que les hommes soient autant égratignés que les femmes, on y retrouve un vieux fond phalocrate, et certaines scènes rap-

pellent les blagues peu subtiles du *Reader's Digest*.

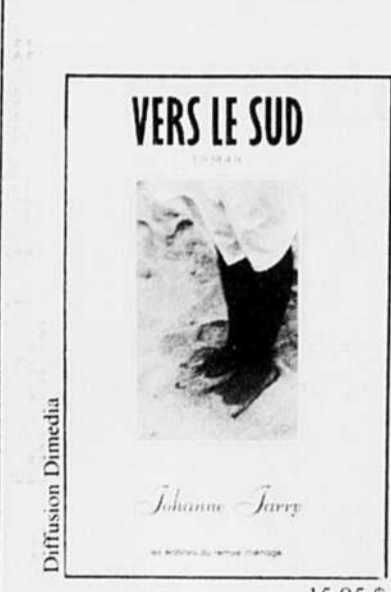
Mais outre ce travers, *La Rose et le Glaive* est une réussite, un petit tour de force qui en étonnera plus d'un. Cette aventure se rapproche de ce célèbre album de Tintin intitulé *Les Bijoux de la Castafiore*. Dans ce Tintin qui n'en est pas un le reporter ne part pas au bout du monde à la recherche d'on ne sait quoi, et demeure sagement à Moulsart où il reçoit la Castafiore venue passer quelques jours.

Le principe est le même pour cet Astérix. Les Gaulois ne quittent pas le village, et même si les Romains leur préparent un sale coup, cela n'occupe que les 15 dernières pages de l'album.

Pas de mission donc, pas de pays lointains ni de moeurs étranges, rien que des problèmes domestiques. Les personnages, ainsi privés de leur « environnement naturel », se retrouvent fort dépourvus et chacun d'eux nous livre ainsi la face cachée de sa lune. Panoramic manque de sagesse et affiche une misogynie condescendante. Obélix fait preuve de bon sens, Assurancetourix devient violent et Astérix passe les trois quarts de l'album à perdre patience.

Jusqu'à maintenant, la psychologie des Gaulois était réglée comme du papier à musique. Astérix était toujours malin et clairvoyant, Obélix ne pensait qu'à se battre et se goinfrer, Panoramic était la morale et la sagesse même, etc. L'intérêt des albums ne se trouvait non pas dans les réactions, mais dans les tribulations. C'est en renversant cet axiome qu'Uderzo nous livre la mesure de son talent de scénariste, car s'il est une tâche difficile et dangereuse, c'est bien celle de l'auto-prodie. Morris, sur scénario de Fauché et Leturge, s'y était essayé avec *La Fiancée de Lucky Luke* et nous avait laissé un album d'une pauvreté désolante.

JOHANNE JARRY premier roman



Secrétaire dans une tour à bureaux, Susie n'a qu'une ambition: vivre. Vivre sa vie. Entre la télévision et les rêves d'Afrique, les amis et les livres, la pluie et le fauteuil du psychologue, *Vers le Sud* nous entraîne dans l'univers de Susie. Un monde qu'elle partage avec Max, l'inconditionnel.

les éditions du remue-ménage

Librairie GALLIMARD

Une lecture de Dominique Blondeau

Le dimanche 27 octobre à 14 heures, la Librairie Gallimard recevra Dominique Blondeau qui lira des extraits de son dernier roman *Les Feux de l'exil* (Pléine Lune, 1991)

3700, boul. Saint-Laurent, Montréal, H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012 • Téléc.: (514) 499-1535

La Ville de Montréal présente en collaboration avec

LE DEVOIR

Écrire, écrire au Québec

Une série de rencontres littéraires animée par Nathalie Pérowski.

Au programme: lectures, entretiens, échanges avec le public.

ÉCRIRE LA POÉSIE

29 octobre Elise Turcotte
12 novembre Denise Boucher
19 novembre Richard Desjardins

Renseignements: Maison de la culture Rosemont 872-0081

Tous les mardis à 20h00

Lieu: Collège Jean-Eudes 3535, boul. Rosemont.

Veuillez-vous procurer un laissez-passer.

Ville de Montréal

Ma vie chez les Qallunaat

Minnie Aodla Freeman
Traduit de l'anglais par Daniel Séguin et Marie-Cécile Brasseur

Cahiers du Québec/Cultures amérindiennes n°96

Ma vie chez les Qallunaat est le témoignage parfois naïf, parfois tragique, mais toujours étonné des années d'apprentissage de Minnie Aodla, l'Inuit, chez les gens du Sud, à Ottawa.

Récit simple et vrai. *Ma vie chez les Qallunaat* jette une lumière nouvelle sur les disparités entre le Nord et le Sud, sur les rapports entre Blancs et Amérindiens.

216 pages
19,95\$

En vente chez votre libraire

HMH